



DARDENNE Jean Théophile Antoine

20 ans

Etudiant en chirurgie dentaire

Soldat au 7° RI

MPLF Le 28 juillet 1917

aux Eparges (Meuse)

Tué à l'ennemi.

**Inhumé au cimetière militaire de Rupt en Woëvre, Meuse,
tombe 599.**

Le soldat : Sursis d'incorporation en 1916 pour « continuation d'études »
Incorporé le 11 août 1916, soldat de 1^{re} classe au 11° RI, passé au 7° RI
le 2 juillet 1917.

Tué le 28 juillet 1917 dans le secteur des Eparges.

Sa famille : Né à Luzech le 1^{er} juin 1896, fils d'Arthur Dardenne
pharmacien, et de Marie Louise Guilhou sans profession. Il avait les
cheveux noirs les yeux bleus et mesurait 1m 63. Il était célibataire.

Le 28 juillet 1917 au 7° RIJournée agitée. L'ennemi fait dans la
matinée un tir de gros calibre sur les abris du Trottoir (quartier Bois Joli).

L'un d'eux occupé par une section est écrasé.

Pertes : 34 tués dont 3 sergents ensevelis, 6 blessés.



Cimetière militaire de Rupt-en-Woëvre

Collection B.D.I.C. 
11^e Régiment d'Infanterie
Août – septembre – octobre 1916

Verdun
Août – septembre – octobre 1916

Le repos dura à Tronville jusqu'au 15 août, date à laquelle les automobiles déposèrent de nouveau le régiment au bivouac de Bois-la-Ville ;
Le 16 août, il monta en ligne dans les quartiers d'Haudremont et de Bois Navé. Le terrain n'est pas organisé, il faut travailler sans relâche, creuser des tranchées, de boyaux, des abris. Cependant les tirs de harcèlement de l'ennemi sont quotidiens : les ravins sont martelés, les pistes arrosées. La circulation est difficile, le ravitaillement irrégulier. Chaque jour la fatigue et les obus font des vides dans les rangs, plusieurs renforts sont nécessaires pour maintenir l'effectif du régiment.

Cette situation se maintient, sans changement, jusqu'au début d'octobre. Pendant ce temps le lieutenant-colonel de Partouneaux a remplacé le colonel Lagarrue dans le commandement du régiment.

Le 10 octobre, le 11^e quitte la 33^e D.I. et est placé sous les ordres du général de Salin, commandant la 38^e D.I. Il est embarqué pour Triaucourt-en-Argonne où il aura un repos de quelques jours avant l'attaque que doit exécuter le groupement Mangin et à laquelle il participera (seule unité de la 33^e D.I.)

Il faut rejeter le Boche au nord de la crête de Douaumont. Le pivot d'attaque sera le saillant d'Haudremont coupé de grandes carrières puissamment organisées et fortement tenues par l'ennemi.

Au 11^e incombera la tâche de s'emparer d'un seul bond de ces carrières et de leur défense immédiate : la tranchée Balfourier.

Le repos à Triaucourt est occupé à des exercices d'entraînement. Un terrain est jalonné et aménagé figurant la disposition de l'objectif. D'ailleurs cet objectif est bien connu de tous soldats et officiers. Pendant plus de deux mois, ils l'ont eu sous les yeux, ils n'ignorent rien de ce que le Boche y a accumulé des moyens de défense. Néanmoins, ils ne sont pas effrayés, ces carrières dont le nom revient à chaque instant sur les lèvres semblent les fasciner peu à peu.

Ainsi après 10 jours de repos, le régiment est complètement remis en forme. Le général Guyot de Salins dans son ordre du jour dit sa confiance en, ce « 11^e régiment qui a fait ses preuves à Thiaumont... En avant, pour la France ! » conclut-il ; on ne doute plus du succès de l'opération : le 11^e sera le vainqueur d'Haudromont.

Haudromont 24-28 octobre

Le régiment quittait Triaucourt en camions-autos ; le 21 octobre au matin. A midi, il débarquait à Nixeville, et à la tombée de la nuit gagnait Verdun. Seul, le 1^{er} bataillon qui sera réserve de brigade stationnait un jour au camp Augereau.

Dans la nuit du 23 au 24 on prend le dispositif préparatoire à l'attaque. Suivant les ordres donnés par la 38^e D.I. cette attaque sera exécutée face à l'Est, avec 2 bataillons accolés.

Les 2 bataillons d'attaque viennent ainsi occuper le quartier d'Haudromont, le 3^e bataillon (commandant Martel) à gauche, a pour objectif la Tranchée Balfourier, le 2^e (commandant Négrié) à droite, a pour objectif la Carrière proprement dite, il est en liaison avec le 8^e Tirailleurs. Dans chaque bataillon, il y a deux compagnies en première ligne et une compagnie en réserve.

Le 1^{er} bataillon s'est porté lui aussi aux emplacements de réserve qui lui sont assignés.

Une compagnie et un peloton du 20^e dans la Tranchée des Caurettes ont pour mission de dégager le 11^e Régiment de toute préoccupation sur son flanc gauche.

Dès que le monde est en place des reconnaissances partant vers les tranchées ennemies et constatent que les défenses accessoires sont insuffisamment détruites. Il est fait aussitôt un complément de préparation, par l'artillerie lourde et l'artillerie de tranchée.

D'ailleurs le 24, au point du jour, l'artillerie reprend tout son tir de préparation sur les Tranchées Mercier et Nourrisson et sur la Carrière.

Mais les Boches ne se laissent pas faire et répondent par un violent bombardement, qui déjà cause des pertes sensibles au régiment rassemblé dans l'étroit espace des tranchées du départ.

Le 2^e bataillon souffre particulièrement. Au peloton de droite le sous-lieutenant Maurin est tué et sous la violence du tir les hommes semblent hésiter un peu, le capitaine de Causans faisant fonction d'adjudant major au 2^e bataillon, se portent aussitôt auprès de ce peloton, il monte sur le parapet et par sa ferme attitude ranime la confiance à tous.

11 heures 40 : c'est l'heure fixée pour l'attaque.

Comme un seul homme, les compagnies de ligne sortent des tranchées devant de 2 minutes leurs voisins de droite. Les grenadiers et fusiliers mitrailleurs sont en tête, les voltigeurs et V.B viennent en deuxième vagues. Tous chantent le couplet de la Marseillaise, modifié pour la circonstance.

« *Nous entrerons dans la Carrière*
« *Quand les Boches n'y seront plus* ».

Les Boches y sont encore.

Néanmoins et malgré l'intensité de la fumée qui limitent considérablement la vue, les manœuvres prescrites sont exécutées à la lettre.

A gauche la 10^e compagnie trouvant la Tranchée Mercier inoccupée, se dirige immédiatement vers la Tranchée Balfourier. Sur la route un fortin subsiste indemne et lui oppose une vive résistance. Peu importe, l'ouvrage est tourné par la droite et par la gauche et la Compagnie va s'établir non dans la Tranchée Balfourier que le bouleversement du terrain empêche de reconnaître, mais au-delà entre cette tranchée et la Tranchée de Poméranie.

La 11^e Compagnie, enlevée par le sous-lieutenant Giacomoni « véritable entraîneur d'hommes » n'est pas en retard sur sa voisine de gauche. Elle trouve aussi la 1^{re} tranchée boche inoccupée et poursuit aussitôt sa route pour atteindre son objectif en quelques minutes.

Dans ce mouvement, elle a suivi la Crête nord de la Carrière et, de là-haut, quelques hommes ont distingué au milieu de la fumée le dur combat à la grenade qu'un même instant la 5^e compagnie, commandée par le Lieutenant Maestracci, engage avec les boches à l'intérieur de la Carrière Ils ont alors l'heureuse idées de lancer dans le font quelques grenades et de tirer quelques coups de fusil.

Le résultat est merveilleux. Les Boches se croient tournés. Déjà ils s'apprêtent à fuir lorsque le sous-lieutenant Carême n'ayant d'autre arme qu'une fusée éclairante l'allume et la lance sur les fuyards. Ceux-ci épouvantés et surpris par le projectile inconnu, font aussitôt « Kamerad » !

A côté le sous-lieutenant Sergent, a suivi de si près le tir de barrage de notre artillerie, qu'il a été légèrement blessé d'un éclat. Il n'en a pas moins conservé son commandement et poursuivi sa route nettoyant sur son passage un abri de mitrailleuses dont tous les servants sont fait prisonniers.

A ce moment la Carrière et toute sa garnison sont entre nos mains.

A l'extrême droite, le peloton de la 7^e Compagnie, malgré les grosses pertes subies dans la matinée s'est lui aussi portée alertement dans la Tranchée Guerne où il a fait une vingtaine de prisonniers. Il a conservé sa liaison avec le 8^e Tirailleurs qui a également son objectif : La contre-pente nord du Ravin de la Dame.

Cependant, les unités de soutien et le C.M ont suivi l'avance des unités de tête, les premières ayant pour mission de relier les tranchées conquises aux tranchées de départ, les deuxièmes de battre les accès aux nouvelles positions.

La 3^e Compagnie de mitrailleuses, sous les ordres du lieutenant Péliissier, protège la Tranchée Balfourier ; la 2^e sous les ordres du capitaine Chabanne bat le Ravin de la Goulette et le débouché du Ravin de la Coulevre. Le canon de 37, prend d'enfilade le Ravin de la Dame et réussit à faire taire les mitrailleuses ennemies qui s'y dévoilent peu à peu.

Ainsi à Midi, tous les objectifs sont atteints et même dépassés. Notre nouvelle ligne s'organise au-devant de la Tranchée Balfourier et de la Carrière.

Sur le front de la 10^e Compagnie le fortin résiste encore, bien que complètement investi. Il ne sera réduit qu'à 1 heures 30, après un dur et long combat à la grenade.

Pendant tout l'après-midi, l'ennemi bombarde violemment nos nouvelles et nos anciennes premières lignes. Les pertes augmentent rapidement. Le besoin de renfort se fait sentir

particulièrement au 3^e Bataillon, à la disposition duquel, à 16 heures, deux compagnies du 1^{er} Bataillon ont déjà été mises.

Le combat à la grenade ne cesse pas sur le front de la 10^e Compagnie, entre les Tranchees Balfourier et de Pomeranie. A 18 heures, cette compagnie a déjà repoussé plusieurs contre-attaques. Elle a perdu 3 officiers : les sous-lieutenant Alric, Laurenties et coulon ; beaucoup de sous-officiers et d'hommes, elle est presque inexistante, la 9^e Compagnie vient prendre sa place.

Pendant la nuit, aidées par le 2^e peloton de la Compagnie 17/1 qui a marché avec les sections d'assaut, les compagnies commencent à organiser le terrain conquis, malgré la continuation du bombardement et les menaces de contre-attaques. Les trous d'obus sont reliés entre eux sur tout le nouveau front. Une tranchée continue est amorcée à travers le Ravin de la Goulette. Le 25, à 5 heures du matin deux reconnaissances, conduite par les sous-lieutenants Gadai et Acquoise constatent que la Tranchee de Pomeranie détruite dans sa branche Nord-Sud, reste occupée dans sa branche Ouest-Est, d'où partent des coups de fusils et de mitrailleuses. Toute progression nouvelle est provisoirement interdite.

Au jour, l'artillerie ennemie règle par avion son tir sur nos lignes qui vont être battues sans relâche pendant deux journées et deux nuit entières.

Les Boches ne peuvent se résigner à leur défaite : ce terrain qui leur a tant coûté à conquérir leur a été vraiment trop rapidement arraché. Malgré leurs nombreux échecs de la veille et de la nuit, ils veulent encore contre-attaquer sur notre gauche. A 8 heures 50, une compagnie entière baïonnette au canon, essaie de descendre vers la Tranchee du Palatinat. Elle est aussitôt par un tir de 75 et un tir de concentration de grenades et de V.B. La même tentative recommence à 13 heures 30, elle est repoussée de la même façon.

Dans les nuits des 25 et 26, les travaux continent, mais le bombardement les détruit au fur à mesure, la pluie qui tombe maintenant augmente encore leurs difficultés.

Il n'y a pas de ravitaillement, les cuisines roulantes ont dû être décommandées à cause du bombardement des routes et des pistes. Jusqu'à la relève on consommera les vivres de réserve des petits dépôts constitués dans le secteur.

Dans la soirée du 27, les Allemands préparent encore une puissante contre-attaque qui est enrayée comme les précédentes.

Il semble prudent cependant de leur enlever tout espoir de succès : à cet effet, le 28 au matin, l'artillerie lourde Française fait un tir de concentration sur les Tranchees de Pomeranie et Palatinat.

Le résultat est bon, car à partir de ce moment leur artillerie, sera beaucoup plus calme.

Mais dans tout le régiment l'usure et la fatigue sont devenues très grands. Sans doute, le 3^e Bataillon épuisé a été remplacé en 1^{re} ligne par le 1^e, mais celui-ci était déjà fatigué par les nombreuses corvées et les renforts incessants qu'il avait du fournir.

Ainsi le commandement décide que le 11^e sera relevé par le 103^e dans la nuit du 28 au 29.

La relève, c'est la vie, l'espérance.

Mais c'est aussi la dernière fatigue imposée à ces hommes qui doivent faire à pied et par des chemins boueux une longue étape après quatre jours passés entre la vie et la mort, jours pendant lesquels ils ont eu pour toute nourriture des biscuits et du «singe» et pour toute boisson de la « gnole » et très peu d'eau.

Embarqué à Baleyecourt le 30 et 31 octobre, le Régiment se trouvait groupé à Ligny-en-Barrois, où il allait profiter d'un repos bien gagné.

Son succès, en effet, lui avait coûté cher : 112 tués, 401 blessés, 41 disparus.

Le 6 novembre, le Régiment avait connaissance de sa belle citation à l'Ordre de la II Armée et le Président de la République à Tronville, épinglait lui-même la Croix de Guerre à la cravate du Drapeau.

En venant à Ligny, le 11^e n'avait pas quitté définitivement Verdun. 15 jours après, en effet, pour la quatrième fois depuis 4 mois, il remontait la « Voie Sacrée » et allait rejoindre la 33^e D.I. dans son rude secteur de la côte du Poivre, qu'elle tenait depuis 100 jours consécutifs.

Ainsi le séjour ne devait pas être long. Fin novembre, en effet, la Division allait s'installer dans le secteur plus calme de Commercy.

Le 26 Novembre, le 11^e Régiment embarque en autos à Dugny et est transporté dans les cantonnements de Bovee, Naives-en-Blois et Brousse-en-Blois. Quatre jours après, par Commercy et Vignot, il rejoint la zone Rabier dans la forêt d'Appremont où il relève le 100^e R.I.

CHAMPAGNE Février-Avril 1917

L'hiver est rigoureux. Pendant près de deux mois, la neige couvre la plaine de Woivre et les coteaux des Hauts de Meuse. Cette période n'est marquée par aucun événement important : notre grand ennemi est le froid. Les Bataillons se relèvent entre eux dans les quartiers Frontil-Saint-Agnant, et au repos à Boncourt ou Vignot. Les opérations sont limitées à des patrouilles.

Le 24 Février, un groupe de volontaires pénètre dans les tranchées ennemies où il se heurte à des forces supérieures. Le sous-lieutenant Sergent, commandant ce groupe, se distingue en couvrant lui-même à la grenade, malgré une blessure, la retraite de ses hommes.

Le 28 Février, un coup de main ennemi pénètre dans nos lignes au petit jour, deux hommes surpris dans un abri sont blessés et enlevés.

Le 3 Mars, la 33 D.I est relevée dans le secteur de Commercy par la 8^e. Après avoir fait une première étape à Lerouville, le régiment va cantonner à Ligny-en-Barrois où il ne restera que deux jours.

En trois étapes successives, (Tannois, Contrisson, Vavray), le Régiment va cantonner à Coulvagny, où il séjourne du 9 au 17 Mars.

Le 11 Mars, le lieutenant-colonel de Partoluneaux, désigné pour une mission, vient faire ses adieux au Régiment qu'il quitte en emportant l'estime et le regret de tous.

Les 18 et 19 Mars, en passant par Courtisols, le Régiment gagne Mourmelon: la 33^e D.I quitte alors la II Armée et passe à la IV.

Dans la nuit du 20 au 21, le Régiment monte en ligne et va prendre le secteur au nord du bois de Prosnes.

Un mois de dur labeur est employé à préparer l'attaque projetée sur le massif de Moronvillers.

La part du 11^e dans cette grande opération qui tiendra à l'encerclement du massif de Nogent L'Abesse, va constituer à s'emparer du Téton de Moronvilliers, observatoire incomparable qui permet à l'ennemi de plonger sa vue jusqu'au delà du camp de Chalons.

Inutile de vous dire que ce nouvel objectif est devenu rapidement populaire car le refrain du Régiment est : « le Téton de ma cousine... »

Le 9 avril, à Mourmelon, les bataillons de tête (1^{er} et 2^e) ont fait des exercices d'attaques sous les ordres du nouveau Commandant du Régiment, le lieutenant-colonel Douglas.

« Sur le sommet du Téton, leur dit-il, vous irez sonner votre refrain grivois et décrocher votre fourragère »

Comme à la veille d'Haudromont, la confiance règne dans tout le régiment.

COMBATS DE MORONVILLIERS 17-21 Avril 1917

Dans la nuit du 16 au 17, le Régiment a pris son dispositif d'attaque qui est le suivant : 2^e bataillon (Negrie) en première ligne, 1^{er} bataillon (Ture) en deuxième ligne. Dans chaque bataillon deux compagnies de tête, une compagnie en soutien, encadrée par les deux bataillons de mitrailleurs. Le 3^e bataillon (Commandant Deltheil) est réserve de Division. A notre gauche opère le 20^e, à notre droite le 207^e.

Cette nuit du 16 au 17 est froide, pluvieuse et très noire. Avec grand peine les pionniers, sous les ordres du sous-lieutenant Billaudet, achèvent de couper nos fils de fer et de mettre en place les passerelles de franchissements.

A 4 heures 45, sans aucun signal, l'attaque se déclenche conformément aux dispositions du plan d'engagement.

Le Bataillon Negrie part le premier et s'avance dans la nuit ; il est immédiatement suivi par le Bataillon Ture.

Les défenses de l'ennemi sont bouleversées. Les deux Bataillons atteignent sans incident le Taillis des Lapins. Mais, ce point de repaire dépassé, il devient très difficile de se maintenir en direction. Le jour tarde à se lever, la lecture de la boussole est de plus en plus difficile. Il pleut, on s'enfonce dans le sol retourné et chaotique.

La liaison est déjà perdue avec le Régiment de droite, la 6^e Compagnie la cherche, mais oblique trop fortement, perd le contact avec son bataillon et va se heurter dans la zone du 207^e au centre de résistance du bois 88.

Enfin, le jour se lève. On traverse le Bois du Chien sans rencontrer de résistance et l'on parvient ainsi à la Tranchee du Chien.

Le 1^{er} Bataillon s'arrête pour procéder au nettoyage de la position. Il y fait environ 200 prisonniers. Nombre d'abris ont leurs entrées effondrés par le bombardement et leurs occupants y demeurent ensevelis.

Poursuivant sa route, le 2^e Bataillon arrive vers 6 heures au BOIS 302 où sa marche est arrêtée par des mitrailleuses qui placées en bordure du BOIS 320, l'atteignent de face et sur le flanc droit. Le bataillon va s'établir alors dans les éléments de tranchées qu'il creuse au-dessous des lignes de tir.

Pendant ce temps, à 6 heures, le Colonel, avait quitté son P.C des lignes de départ et était venu s'installer au dessus de la Tranchee du Chien (ancien P.C de mitrailleurs ennemis) le bataillon Delbreil, suivant ce mouvement s'était établi en arrière de la Crete du Chien.

Dès lors, l'avance est terminées pour la journée du 17, qui va être maintenant employée à se retrancher et à réduire les centres de résistance, un de ces centres cependant, celui du bastion 88, retiendra la 6^e Compagnie jusqu'au lendemain matin.

A la nuit, on est toujours sans liaison, avec le Régiment de droite. Deux compagnies du Bataillon Delbreil sont mises à la disposition du Colonel avec mission d'assurer cette liaison en atteignant le B. 88, mais toutes les tentatives faites pour déboucher dans le ravin sont arrêtée par le feu du centre de résistance.

Le 18 avril, à 6 heures, une reconnaissance du 2^e bataillon conduite par l'aspirant Ninous atteint la lisière Nord du Bois 302, sans rencontrer l'ennemi. Mais celui-ci vient seulement de se replier. Des marmites de soupe encore chaudes sont le meilleur de sa présence récente.

Le 2^e bataillons se porte aussitôt en avant, le 1^{er} le suit, et tous les deux malgré le feu des mitrailleuses ennemies qui se sont repliées sur le Teton et sur le Casque réussissent à contourner le B.320 par la gauche et a atteindre aussi la lisière Nord où il se déploient et se retranchent.

Les pièces de 37, mises aussitôt en batterie, combattent efficacement les mitrailleuses ennemies.

On explore le bois. L'ennemi y a abandonné une batterie de 4 obusiers de 150, dont un seulement est démolé, un canon-revolver en tourelle et d'abondantes munitions. Les emplacements de mitrailleuses sont jonchés de douilles. Près du Boyau de Moronvilliers une pièce de 88 est restée embourbée.

Pendant ce temps, le bataillon Debreil a continué lui aussi sa progression et rejoint les emplacements que le bataillon Negrie vient de quitter.

A 11h 30, le 2^e Bataillon détache une nouvelle reconnaissance qui pénètrent dans la Tranchee de Rendsburg et la trouve évacuée, mais constate que les fils de fer sont pas suffisamment détruits pour permettre la progression sous le feu des mitrailleuses du Teton. En conséquence, le tir de l'artillerie est demandé sur les défenses accessoires de Rendsburg ainsi que sur les mitrailleuses des Bois K 55, K 56 et 323.

Après cette préparation ; le 20^e et 11^e attaqueront simultanément, le premier le Casque, le deuxième, le Teton à 18 heures.

Tout fait prévoir que le succès de l'attaque lorsque, à partir de 17 heures, le tir de notre artillerie devient trop court et oblige les bataillons à se replier sur la partie sud du BOIS 320 ; non sans avoir subi des pertes assez sérieuses

Une nouvelle préparation est nécessaire et l'attaque est remise à 19 heures. Les bataillons regagnent la lisière nord du Bois 320. Mais de nouveau l'artillerie tire trop court, il faut se replier comme précédemment : l'attaque est impossible, elle est remise au lendemain matin, 19 avril. Pour appuyer le mouvement le Colonel disposera de la totalité du bataillon Delbreil.

Pendant la nuit, il est décidé que l'attaque aura lieu à 5 heures 1/2 seulement précédée, selon le désir du Commandant Negrie, d'un tir de barrage roulant de quelques minutes. Il faut surprendre l'ennemi.

A l'heure dite, en effet derrière le feu roulant du 10^e d'artillerie étonnant de précision, le 2^e bataillon se porte tout entier en avant et grimpe alertement la côte. Sur le sommet du TETON, on voit des tirs se profiler dans l'auréole rose du soleil levant et disparaître aussitôt de l'autre cote de la crête.

En la franchissant les clairons ont sonné le refrain du Régiment.

Nos troupes victorieuses descendent maintenant la côte. Devant elles, à perte de vue, s'étend la plaine de la Suippe, Pont-Faverger semblent être le tout près. Comment les Boches ont du être tranquilles pendant 3 ans dans cette belle plaine, à l'abri de ces monts ? A notre tour de les dominer et de contrôler tous leurs mouvements.

Néanmoins, il ne sont pas encore en déroute. Devant nous leurs mitrailleuses ne se sont pas repliées bien loin que la lisière du Bois L. 60. Sur la gauche ils nous dominent encore et nous prennent de flanc du haut du Casque, dont le 20^e n'a pu s'emparer. Si nous progression d'avantage ils nous atteindraient bientôt dans le dos. Il faut s'arrêter dans la Tranchee NORD du Teton.

De cet arrêt l'ennemi profite aussitôt.

Dès 8 heures ils commencent à se remuer. Cinq fractions débouchent de Moronvillers et viennent se concentrer tout près de nous dans une tranchée formant angle mort avec nos positions et où, par conséquent, nous ne pouvons pas les inquiéter.

A 10 heures, c'est un Bataillon entier, en colonne par quatre, qui sort des Bois K 80 et K 91 et vient se masser dans la Tranchee de Brunshwig, à 1 kilomètre au nord de Moronvillers.

Pour arrêter ces mouvements, un tir de l'artillerie lourde est demandé sur Moronvillers, le camp de Petersdorf et les cheminements voisins. Mais comme la veille, d'abord bon, devient vite trop court.

Les pertes commencent à augmenter rapidement.

En même temps, l'aviation ennemie, inexistante les jours précédents., entre en scène. Des avions boches viennent survoler nos lignes, à faible hauteur, ils la jalonnent de fusées

blanches et rouges. Pis encore ! ils descendent plus bas, comptent nos hommes sur le terrain, les mitraillent à leur aise et semblent les narguer.

Enfin, à midi : l'artillerie allemande à son tour se met de la partie et commence un tir très efficace sur toutes nos positions.

Malgré cela, les deux Bataillons sont décidés à rester sur le terrain conquis. Le Commandant Negrie ne veut pas repasser la crête, sachant combien il en coûterait pour la reprendre une deuxième fois. D'ailleurs le tir en écharpe des mitrailleuses du Casque rendraient le mouvement de retraite bien difficile et bien meurtrier.

A 15 heures, deux bataillons ennemis s'avancent sur nous, armés de fusils à baïonnette courte et du pistolet automatique. Il ont peu de mitrailleuses et pas du tout de grenades, c'est le corps à corps.

Le commandant Negrie, son pistolet à la main, reste au milieu de ces hommes, qui encouragés par la présence de leur chef, électrisés par sa vaillance ne reculent que pas à pas, en faisant de nombreuses victimes dans les rangs de ennemis. Mais ceux-ci ont le nombre pour eux et leur pression nous ramène peu à peu jusqu'au « Blockhaus » à 200 mètres au sud du Teton.

La situation semble perdue. Quelqu'un a dit que les Boches nous tournaient par la droite.

Alors le Commandant Ture s'empare d'un fusil, la plupart de ses cadres l'imitent et tous se précipitent au secours du commandant Negrie, Au passage, ils apostrophent certains fuyards.

La plupart, ranimés par cet exemple de bravoure, se retournent et suivent le mouvement.

Les Boches ne s'attendaient pas à ce retour offensif, ils sont surpris, bousculés, à leur tour ils tournent le dos et nous repassons la crête.

Dès lors la confiance revient dans nos rangs.

Deux fois encore dans la soirée, les Boches contre-attaquèrent, deux fois nous perdîmes la crête, deux fois nous la reprîmes.

Pendant ce temps le 3^e bataillon était venu au secours du 1^{er} et 2^e., tout le monde maintenant était en avant.

Les pertes effet, étaient considérables. La plupart des officiers ont été tués ou blessés. Au nombre de ces derniers était le commandant Deltheil , et les capitaines A.M. du Passage et de Causans.

Puis vient la nuit, nuit terrible, nuit d'horreur, d'angoisse et de cauchemar. A chaque instant, le commandant Negrie voit « se glisser des ombres ». On a l'impression d'être entouré par un ennemi invisible : à chaque pas on croit le voir surgir.

Et le Boche en effet, cherche à s'infiltrer par les flancs .Il progresse peu à peu dans le bois de droite et de gauche.

Lui aussi d'ailleurs se méfie : les échanges de barrage sont fréquents.

Le jour vient enfin, l'encercllement a été évité, les braves défenseurs du Teton boivent à cette lumière bienfaisante comme à la coupe du salut.

La journée du 20 est plus calme. L'ennemi ne renouvelle pas ses attaques, mais continua ses bombardements. Le soir, le commandant Negrie, blessé au cou, quittait avec peine ce Teton qu'il avait si bien conquis et si vaillamment défendu.

Le 21 avril, le Régiment était complétement épuisé. Il avait perdu 122 tués, 534 blessés et 183 disparus. Dans ce gros chiffre de pertes il y avait 28 officiers.

Les survivants étaient donc à peu près sans cadres. Toutes les unités étaient mélangées et il était impossible de remettre de l'ordre : la relève s'imposait. Elle eu lieu dans la nuit .

Le 22 au matin, après s'être rassemblés dans le bois du Vallon, les rescapés du Teton gagnaient le camp de la Pyramide, à trois kilomètres nord-ouest de Mourmelon-le-Grand.

Le 26 avril, le Général J.B Dumas, commandant le Corps d'Armée venait remettre la croix de la Légion d'Honneur au sous-lieutenant Gaillard et la Médaille Militaire à l'adjudant

téléphoniste Cossanne, qui s'étaient tous deux particulièrement distingués au cours des derniers combats

Le 3 Mai, le 11^e quittait la Pyramide et se mettait en route pour gagner ses cantonnements de repos (Vanault-le-Chatel et Bronne) où il arrivait le 7 Mai.

Le 11 Mai, le lieutenant-colonel de Douglas, tout joyeux, lui distribuait les premières fourragères.

FORET D'APREMONT Mai -Décembre 1917

Le 17 Mai, la 33^{ème} R.I.rejoignait la II Armée et allait reprendre un deuxième fois le secteur de Commercy.

Le 11^e Régiment était transporté en camions autos de Vanault-le-Chatel et Mesnil-la-Horgue.

Le 22 mai, le lieutenant-colonel de Douglas prenait le commandement de la zone Rabier ; nous occupions exactement les mêmes emplacements que pendant la période précédente.

Seul les cantonnements de repos étaient changés. Au lieu de Boncourt et Vignot , ces cantonnements étaient maintenant Liouville, Saint-Julien, Girauvoisin, village presque déserts, situés au pied des côtes de Meuse en bordure de la Woeyre.

Tout le secteur d'ailleurs, a changé d'aspect, la neige a fait place à la verdure. Avec le beau temps et la chaleur une assez grande agitation a remplacé le calme de l'hiver.

Retranché derrière le « Haricot » d'Apremont, l'ennemi tient sous son tir la « Trouee de Marbotte » où il gêne souvent nos convois.

En avant, il a fait une forte concentration d'artillerie de tranchée, grâce à laquelle, pendant tout l'été, il pourra préparer et exécuter de gros coups de main.

Un de ces coups de mains ne peut être passé sous silence. Le 10 juin, après une nuit agitée au cours de laquelle deux de leurs patrouilles avaient été dispersées, les allemands déclenchent à 2 heures 30, sur tout notre front, un tir d'une extrême violence par obus et minenn de tous calibres, bombes à ailettes et mitrailleuses.

Après une heure de ce bombardement, une fraction de (environ 40 hommes) pénètre dans nos lignes et attaque cinq de nos petits postes. Trois d'entre eux se dégagent à la grenade et peuvent se replier en combattant mais les deux autres demeurent encerclés par le tir ennemi.

Au jour, le tir cesse ; l'ennemi a abandonné tous nos petits postes, sauf un cependant, le Petit Poste Olivier, qu'il faut reprendre par une contre-attaque à la grenade.

Nos défenses accessoires et nos premières lignes sont entièrement bouleversées. Nos pertes sont de 10 tués, 19 blessés dont 2 officiers et 14 disparus. Parmi ceux-ci ,les recherches poursuivies pendant les trois nuits suivantes permettront de dégager deux cadavres et de constater sous les décombres la présence de quatre autres corps. Le déploiement est tel qu'il est impossible de pousser le déblayement plus en avant. Le Corps d'Armée, donnent l'ordre de reporter les postes en arrière.

Le soldat DARDENNE Jean Théophile Antoine est passé au 7e R.I. le 2 juillet 1917.

De notre côté, le 12 Novembre, le sous-lieutenant Maizieres, était cité à l'Ordre de l'Armée pour « avoir, le 18 Octobre 1917, parfaitement préparé et dirigé un coup de main dans les organisations ennemies, soutenu un violent combat à la grenade et assuré en combattant personnellement , l'enlèvement de tous les blessés ».

Le 27 Octobre ,le lieutenant-colonel de Douglas, affecté à l'Etat-Major de la 4^e D.I., faisait ses adieux au Régiment au commandement duquel il était remplacé, quatre jours après, par le lieutenant-colonel Angeli.

Le 14 Novembre, la 33^e D.I. était relevée par la 10^e Division Coloniale et le 16, le Régiment est transporté par camions-autos de Lerouville à Tronville où il allait passer 35 jours de repos. La suite de son parcours pendant la Grande Guerre au 7^e R.I.

Jean-Luc Dron 
Collection B.D.I.C. 
Chapitres XIII et XIV

Le 7^o RI
ENCADREMENT DU REGIMENT
le 4 août 1914

Etat-Major

MM. **Hélo, Colonel.**

- Borius, Lieutenant-colonel.
- Fadeuilhe, Médecin-major de 1^{ère} classe.
- Pidaut, Capitaine-adjoint au colonel.
- Michel, Chef de musique.
- De Redon, Lieutenant Officier d'Approvisionnement.
- Soucarre, Lieutenant Officier des détails.
- Méchin, Lieutenant de réserve, porte drapeau.
- Valette, Sous-lieutenant de réserve chargé du service téléphonique.
- Clarissou, 1^{ère} section de mitrailleuses (bicyclettes).
- Decap, 2^e section de mitrailleuses (mulets).
- De Castelnau, 3^e section de mitrailleuses (voitures)

Extraits

CHAPITRE XIII
Offensive de Champagne
(Avril 1917)
Prise du Casque

Le 5 avril, les bataillons débarquent successivement à Epernay et se dirigent par étapes sur leurs cantonnements à l'Est de Reims.

Nous sommes aux premières loges pour assister à la préparation de l'attaque. Devant nous se dresse, isolé dans la plaine, le massif de Moronvilliers, haut de 150 mètres environ, entre la Suippe et la Vesle.

C'est l'objectif le plus important à atteindre dans cette région. Les Allemands qui en connaissent aussi la valeur l'ont organisé avec tout l'art de la fortification moderne : blockhaus et guérites blindées pour mitrailleuses et canon révolver, abris en ciment armé pour les troupes de 1^{ère} ligne, tunnels longs et profonds pour les réserves, etc...

Le tout appuyé par une puissante artillerie et protégé par de nombreux et épais réseaux de fil de fer barbelé.

A cette accumulation de moyen de défense nous allons opposer la puissance de nos canons et la vaillance de nos soldats.

Du 12 au 16, notre artillerie « prépare le terrain ». Canons de tous calibres, depuis le 75 jusqu'au 400 en passant par les mortiers de tranchées, déversent sur le massif des tonnes d'explosifs.

Chaque pièce à sa mission bien nette et elle ne se taira que lorsqu'elle l'aura accomplie à fond, c'est-à-dire lorsque le terrain qu'elle doit battre sera complètement retourné.

Les fils de fer sont hachés, pulvérisés ; des abris s'effondrent sur les occupants ; des blockhaus sont éparpillés et certains, pris à la base par des obus puissants sont projetés tout d'une pièce à une vingtaine de mètres au-delà.

Chaque batterie ennemie qui se dévoile est aussitôt prise à partie par nos pièces de gros calibres qui, cachés dans les bois, n'attendent que cette occasion pour donner de la voix. Et celles-là aussi ne s'arrêteront que lorsque leur œuvre sera bien terminée.

Pendant ces quatre jours de préparation, le massif disparaît sous un nuage de fumée auquel se mêle la poussière blanche de la craie. Des petits bois de sapins littéralement soufflés par les projectiles qui tombent en avalanche.

Les pitons du Cornillet, du Mont-Haut, du Casque, du Téton, labourés par des milliers d'obus, forment d'immenses taches blanches dont l'aspect est particulièrement saisissant.

Sans répit, jour et nuit, notre artillerie martèle la forteresse boche. On dirait un roulement de tonnerre ininterrompu.

Le 16, l'assaut est donné. Toutes les crêtes du massif tombent au pouvoir des Français, à l'exception du « Casque » qui a résisté à plusieurs assauts. Au 7ème R.I. va revenir l'honneur de s'en emparer. Dans la nuit du 21 au 22 avril, le régiment relève les troupes qui occupent le terrain conquis. Les trois bataillons sont échelonnés en profondeur.

Le 3ème, sous le commandement du jeune capitaine Popis, mènera l'attaque ; il sera suivi du 1er bataillon, le 2ème restant en réserve de Division.

Le colonel Borius établit son poste de commandement dans un ancien abri allemand, à la lisière d'un petit bois. Une nouvelle préparation d'artillerie est nécessaire. Malgré des bombardements incessants, les commandants de batteries viennent en ligne pour régler eux-mêmes le travail de leurs pièces. Un bois à droite, un peu plus touffu que les autres, paraît être un repaire de mitrailleuses boches. Le capitaine de Clerville, du 50ème R.A., y déverse le contenu de ses coffres et le bois est rapidement pelé.

Mais les Allemands se sont ressaisis. Ils pressentent une nouvelle attaque de ce côté. Des batteries amenées en hâte pilonnent furieusement nos positions et nous occasionnent des pertes sensibles. En première ligne, on achève le « nettoyage » des anciens abris allemands effondrés.

Dans l'un d'eux, dont les entrées sont complètement obstruées, on découvre huit boches plus morts que vifs. Ils sont là depuis six jours et paraissent tout hébétés de revoir la lumière.

Le capitaine Grillon, du 2ème bataillon est grièvement blessé en faisant une reconnaissance.

Le 29 avril, la préparation d'artillerie étant jugée suffisante, l'attaque est fixée au lendemain 30, à 12 h 40.

Dans la nuit qui précède, le colonel Borius se porte avec son Etat-Major dans la tranchée de première ligne pour diriger l'attaque et marcher avec elle. La lutte d'artillerie redouble d'intensité. L'ennemi envoie sur l'arrière des quantités d'obus lacrymogènes, mais cela ne diminue pas l'ardeur de nos artilleurs qui ripostent du tact au tact avec des obus analogues.

Le 30, à partir de 5 heures, le tir devient violent. Il atteint son maximum d'intensité vers midi. Les hommes sont d'un calme extraordinaire malgré les pertes que nous occasionne le bombardement. Le capitaine Soucarre tombe grièvement blessé en faisant une reconnaissance.

Très maître de lui, le capitaine Popis parcourt les tranchées de départ pour exalter une dernière fois le moral de ses braves. « Croyez-vous qu'on réussira, lui demandent ceux-ci ? – Sans aucun doute, répond le capitaine. – Alors, ça va ! »

Deux pièces de 37, sous les ordres du sous-lieutenant Mathieu, se postent en face d'un tunnel allemand où sont installées des mitrailleuses. Pendant l'attaque, malgré les obus et les balles, les braves servants de ces petits canons jetteront le désarroi dans la garnison boche du tunnel et contribueront ainsi à sa capture.

A 12 h 40, le 3ème bataillon, précédé de tous ces chefs, s'élance à l'assaut dans un élan magnifique, pendant que notre artillerie établit un barrage mobile destiné à ratisser le terrain en avant de lui. Mais à peine a-t-il débouché de notre ligne que des coups de fusils partent de la lisière du bois du Casque, suivis instantanément de rafales de mitrailleuses placées dans des blockhaus, au milieu et à l'Est du bois.

Le lieutenant Cadour est tué d'une balle au front, ainsi que le sous-lieutenant Guilhamon qui tombe en même temps que de nombreux soldats. Le bois est difficilement abordable de front ; il faut le tourner par les ailes. Chacun comprend le mouvement qui s'exécute automatiquement.

La gauche du bois est envahie par la compagnie de Bardies, pendant que la compagnie Barreau se heurte au fortin de droite. Le centre de l'attaque est momentanément immobilisé.

Le bois n'est qu'un nid de mitrailleuses qui ont échappé par miracle à nos obus.

La compagnie Dupuy, du 1er bataillon est alors envoyée pour tourner le fortin auquel se heurte la compagnie Barreau. Deux sections sont chargées de cette mission, avec l'adjudant Guisnier, tandis que les deux autres, soutenues par les mitrailleuses du capitaine Maurel, vont renforcer le centre de l'attaque déjà assez éprouvé.

Le capitaine Popis, debout, en terrain découvert, dirige la manœuvre avec un sang-froid remarquable. Un deuxième assaut sur le centre du bois nous rend maîtres des deux fortins.

Malgré une résistance acharnée des Brandebourgeois.

C'est une véritable lutte au couteau dans laquelle les deux adversaires font preuve d'un égal courage. Tous les Allemands rencontrés sont tués.

Maintenant le centre de l'attaque progresse, tandis que les sections de l'adjudant Guisnier investissent le fortin de droite.

A gauche, la compagnie De Bardies réduit un autre fortin et fait 60 prisonniers.

Le sous-lieutenant Musseau est tué net au moment où il allait atteindre avec sa section de mitrailleuses un autre bois situé au-delà du Casque. Les Allemands s'acharnent sur un corps resté à genoux, en équilibre et le bras tendu : Ils le criblent de Balles.

A ce moment, une contre-attaque allemande débouche d'un bois situé à l'Est du Casque.

Prise sous le feu de nos mitrailleuses elle est anéantie.

Il est 16 h 40.

Une nouvelle contre-attaque, forte d'un bataillon s'avance sur nous. Mais nos artilleurs veillent. Des centaines d'obus s'abattent soudainement sur cette masse de boches dont bien peu parviennent à s'enfuir.

C'est un carnage.

Pendant ce temps, et sous le feu ennemi, nos braves pionniers avec le lieutenant Cossez parviennent à approfondir un ancien boyau allemand qui reliera notre tranchée de départ avec la lisière du bois.

A 19 heures, l'adjudant Guisnier, un des héros du fort de Souville, finit par s'emparer du fortin de droite. Il arrache lui-même une mitrailleuse des mains des Allemands. Tous ceux-ci sont tués à coups de grenade. D'autres qui, cachés dans un abri, tiraient dans le dos de nos hommes, subissent le même sort. Maintenant le bois est purgé ; le Casque est entièrement à nous.

Hélas ! A ce moment disparaît l'âme de l'attaque. Le capitaine Popis, toujours admirable de calme et de sang-froid, parcourt le terrain conquis pour remercier les hommes de leur dévouement, quand il tombe frappé mortellement d'une balle au ventre.

C'est une perte irréparable pour le 7ème R.I. et en particulier pour le 3ème bataillon qui, à l'image de son jeune chef, était une unité modèle. Le capitaine Popis est mort en héros !

La bataille est finie.

Les Allemands ne réagissent plus.

Nous nous installons sur notre nouvelle position pendant que les brancardiers emportent nos blessés et nos morts.

Nous ne pouvons pas clore le récit de cette nouvelle bataille sans rendre hommage à l'esprit de dévouement et d'abnégation du service de santé du régiment commandé par le Médecin-major Delon.

Médecins, infirmiers, brancardiers et musiciens, tous héros obscurs, dont un grand nombre ont donné leur vie pour sauver celle de leurs camarades, ont fait preuve ici, comme à Verdun, comme partout ailleurs, dans tous les combats que nous avons livrés, d'un courage, d'un dévouement et d'un esprit de sacrifice poussé au plus haut degré.

Ceux-là aussi sont souvent à la peine : qu'ils soient également à l'honneur.

A la suite de ces combats, le 3ème bataillon en entier, la 3^e compagnie et la 1ère compagnie de mitrailleuses sont cités à l'Ordre de l'Armée.

Le peloton de 37 est cité à l'Ordre du Corps d'Armée.

Le lieutenant Dupuy reçoit la Croix de la Légion d'Honneur et un grand nombre de citations viennent récompenser les actes de courage individuels.

Dans la journée du 2 mai, deux cents Allemands et quatorze officiers, réfugiés au tunnel du Mont Perthois, complètement encerclé par nous et le 14ème R.I. se rendent.

Le colonel Borius est nommé au commandement de la 262ème Brigade. Il est remplacé provisoirement à la tête du 7ème R.I. par le commandant Chaillot.

Dans la nuit du 2 au 3, le régiment est relevé et va se reposer au bivouac dans les bois de Prosnes.

Le 5 au matin, il remonte en ligne pour tenir le terrain conquis à l'ouest du Casque. La relève s'effectue dans de bonnes conditions malgré une réaction violente de l'artillerie ennemie.

Nous restons en secteur jusqu'au 13.

Aucune attaque d'infanterie ne se produit ; mais le pilonnage n'arrête pas. On creuse des tranchées et des boyaux.

Le commandant Chaillot adresse au colonel Passerieux, commandant le 14ème R.I., la lettre suivante :

« Pour commémorer la mémoire du capitaine Popis, du 7ème R.I. et du capitaine Digoy, du 14ème R.I., tombés glorieusement dans la bataille du 30 avril, j'ai donné le nom de ces deux officiers à nos tranchée de première ligne. »

Le lieutenant-colonel Passerieux répond :

« En associant le souvenir du regretté capitaine Digoy à celui du non moins regretté capitaine Popis, vous n'avez fait que resserrer les liens fraternels qui unissent les deux régiments. De cela je vous remercie du fond du cœur, en mon nom et au nom du 14ème R.I.

Dans la nuit du 13 au 14, le 7ème R.I. se rend à Mourmelon et, de là, par étapes, dans la Meuse où il reste jusqu'au début de juin, à Rembercourt-aux-Pots.

Le lieutenant-colonel Jordan, de l'Etat-major de la IVème Armée, a pris le commandement du 7ème R.I. le 24 mai.

CHAPITRE XIV
Les Eparges
(Juin à Septembre 1917)

Après un court séjour aux environs de Nixeville, le régiment prend possession du secteur des Eparges.

Le 13 juin, il occupe le village et les hauteurs immédiatement à l'Est. K

Celle-ci n'est autre qu'un mamelon isolé dans la Woëvre et que Français et Allemands se disputent depuis trois ans. Si le nom des Eparges figure moins souvent dans les communiqués, il ne faut pas croire cependant que la lutte y soit moins acharnée, loin de là ; elle continue, mais sous une autre forme ; c'est une guerre de mines.

Pendant que les fantassins des deux parties restent accrochés aux pentes et accumulent en avant d'eux des obstacles de toutes sortes, au-dessous, le Génie travaille avec fièvre, jour et nuit pour arriver rapidement sous la position adverse et la faire sauter.

Le mamelon des Eparges se trouve ainsi sillonné en tous sens et à différentes profondeurs par des longues galeries à l'extrémité desquelles 20 tonnes que l'étincelle qui fera ouvrir à la surface un cratère profond de 25 à 30 mètres.

A notre arrivée dans ce secteur nous avons regardé avec stupéfaction ce mamelon informe dont les plaies béantes lui donnaient l'aspect d'un volcan à peine éteint.

Nous nous étonnions tout d'abord que l'on n'en occupât point la crête qui nous aurait donné des vues admirables sur l'ennemi, mais nos prédécesseurs nous dirent : « **Halte ! Tout l'intérieur est miné, chargé prêt à sauter !** »

C'est sur ce volcan que le régiment a tenu pendant près de vingt semaines.

Mais comme notre haine des boches est profonde et tenace, nous n'avons pas voulu que la guerre se fasse exclusivement sous nos pieds. Aux mines nous avons ajouté des torpilles.

Pendant trois mois nous avons envoyé aux Allemands, par-dessus la crête – et reçu en part égale – des milliers de bombes qui nivelaient les tranchées, bouleversaient les abris et déchiraient les bords des cratères.

Le 28 juillet 1917, tombe, MPF, Jean Théophile DARDENNE, 7° RI, aux Eparges.

La nuit nos patrouilleurs se postaient dans les failles de ces énormes entonnoirs et attendaient, comme des chasseurs à l'affût, qu'une silhouette ennemie se profilât là-haut pour l'abattre, ou pour s'en emparer si elle commettait l'imprudence de descendre au fond.

De temps à autre, nous allions faire des excursions nocturnes dans la plaine : mais, comme le pays n'est pas sûr, on y allait en bande et bien armés.

Il est arrivé que des rencontres se soient produites avec des détachements ennemis souvent importants.

Naturellement l'accord ne s'est fait qu'à coups de fusil, mais, ce que nous devons ajouter, c'est que les nôtres sont toujours restés maîtres du terrain.

Lorsque le temps était clair, on apercevait au loin, dans la plaine, de nombreux panaches de fumée noire. C'étaient nos usines – tout le bassin de Briey – que les Allemands utilisent pour fondre des obus et des canons qu'ils emploient ensuite pour meurtrir notre sol, détruire nos villages et assassiner nos enfants.

Ce spectacle qui s'est présenté bien souvent à nos yeux déculpé notre courage et avive notre haine envers l'Allemand.

A l'idée que là-bas, dans ces usines, travaillent peut-être, sous la menace des pires châtiments, les infortunées populations de nos régions envahies, nous n'avons plus qu'un désir : Les libérer et les venger !...

wikipedia [↗](#)

LE 7^E REGIMENT D'INFANTERIE DANS LA GRANDE GUERRE

7^e régiment d'infanterie



Insigne régimentaire du 7^e régiment d'infanterie

Zech

Les

Période	1569 – 1977
Pays	 France
Branche	Armée de terre
Type	régiment d'infanterie
Rôle	infanterie
Ancienne dénomination	Régiment de Champagne
Devise	« Valeur et discipline », puis « Sans peur et sans reproche » « Je suis du régiment de Champagne » a aussi été utilisée.
Inscriptions sur l'emblème	Fleurus 1794 Bautzen 1813 Anvers 1832 Sébastopol 1854-55 Verdun 1916 Picardie 1918

	L'Aine 1918 AFN 1952-1962
Anniversaire	Saint-Maurice
Fourragères	aux couleurs du ruban de la croix de guerre 1914-1918
Décorations	Croix de guerre 1914-1918 deux palmes

Le **7^e régiment d'infanterie** (ou 7^e RI) est un régiment constitué sous l'Ancien Régime sous le nom de régiment de Champagne.

Il se distingua lors des campagnes de la Révolution et de l'Empire aux batailles de Fleurus (1794) et de Bautzen (1813).

Le régiment de Champagne l'un des « Six Grands Vieux » (régiments qui constituaient de fait et traditionnellement l'armée française) avait pour chant de marche *Auprès de ma blonde*.

Création et différentes dénominations

1569 : formation d'un régiment en Champagne constitué de quatre compagnies de gardes du roi

1585 : devient le **régiment de Champagne**

1791 : **7^e régiment d'infanterie**

Le 22 août 1796, à 7 heures du matin, le général Krieg rassemblait au camp de Grenelle la **7^e demi-brigade d'infanterie de ligne**, constituée des unités suivantes :

128^e demi-brigade de bataille (2^e bataillon du 68^e régiment d'infanterie ci-devant Beauce, 3^e bataillon de volontaires de l'Eure¹ et 6^e bataillon de volontaires de l'Oise)

2^e bataillon du 49^e régiment d'infanterie ci-devant Vintimille.

1^{er} bataillon du 83^e régiment d'infanterie ci-devant Foix.

3^e bataillon de volontaires de Paris

7^e bataillon bis de volontaires de Paris

7^e bataillon de volontaires de l'Yonne

16^e bataillon des Fédérés Nationaux

Par l'arrêté du 1^{er} vendémiaire an XII il devient le **7^e régiment d'infanterie de ligne**

1815 :

Première Restauration : devient **7^e régiment d'infanterie de ligne-Orléans**

Cent-Jours : redevient **7^e régiment d'infanterie de ligne**

Seconde Restauration : licencié

1914 : à la mobilisation, il donne naissance au 207^e régiment d'infanterie

COLONELS ET CHEFS DE BRIGADE

(*) Officier qui devint par la suite général de brigade.

29 mai 1569 : De Goas (Jean de Biran, seigneur de), un des massacreurs de la Saint Barthélémy à Paris, meurt sans postérité d'une blessure qui paraissait légère et qu'il reçut au siège de la Rochelle (1573).

mai 1573 : De Sainte-Colombe (Jean de Montesquiou)

mai 1574 : De Sainte-Colombe (Jacques de Montesquiou)

1^{er} janvier 1579 : Duc d'Épernon (Jean Louis de Nogaret de La Valette)

15 septembre 1581 : De Montcassin de Tajan de Grenet (Jean de Lupiac)

- 1585 : De Montcassin de Tajan de Houlliez (Antoine de Lupiac)
1587 : Comte de Grandpré (Roger de Joyeuse)
1596 : Comte de Rieux (René de La Jugie)
1596 : Comte de Charny (Jacques de Chabot de Mirabeau)
1601 : Marquis d'O (Alexandre de La Guesle)
11 avril 1616 : Marquis de Montrevel (Charles-François de La Baume)
1^{er} juin 1621 : Marquis de Montrevel (Ferdinand de La Baume)
1^{er} avril 1622 : Arnaud du Fort (Pierre de La Mothe-Arnaud)
13 septembre 1624 : Marquis de Toiras (Jean du Caylar de Saint-Bonnet)
novembre 1633 : Marquis de Varennes (Charles de Nagu)
15 août 1635 : Marquis de Varennes (Roger de Nagu)
10 mars 1644 : Comte d'Origny (Pierre Bourgeois)
12 février 1648 : Comte de Broglie (François-Marie de Revel)
29 juin 1649 : Marquis de Bellefonds (Bernardin Gigault)
1654 : Comte de Grignan (François de Castellane-Adhémar de Monteils)
12 septembre 1656 : Comte de Grignan (Louis-Gaucher de Castellane-Adhémar de Monteils)
mai 1657 : Marquis d'Ambres (François Gilbert des Voisins)
Gélas
1^{er} août 1671 : Marquis de Monismes (Robert-Edme-Léonard de Rasés)
1673 : Marquis de Montgaillard (Charles-Maurice de Percin)
22 septembre 1675 : Comte de Bois-David (Antoine-Charles de Simons)
9 novembre 1678 : Bailli de Colbert (Antoine-Martin Colbert)
1689 : Comte de Sceaux (Charles-Édouard Colbert), tué à la bataille de Fleurus (1690).
11 juillet 1690 : Marquis de Blainville (Jean-Jules-Armand Colbert)
5 avril 1702 : Marquis de Seignelay (Marie-Jean-Baptiste Colbert)
27 février 1712 : Chevalier de Tessé (René-François de Froulay)
24 septembre 1731 : Duc de La Trémouille (Charles-René-Armand)
6 juin 1741 : Marquis de Bellefonds (Charles-Bernardin-Geoffroi Gigault)
15 janvier 1745 : Comte de Tessé (Charles-Elisabeth de Froulay)
1^{er} décembre 1745 : Marquis des Salles (Claude-Gustave-Chrétien)
1^{er} février 1749 : Comte de Gisors (Louis-Marie Fouquet de Belle-Isle⁵). Tué le 26 juin 1758 -
à la bataille de Crefeld.
3 juin 1758 : Marquis de Juigné, (Jacques-Gabriel-Louis Leclerc)
1^{er} décembre 1762 : Marquis de Seignelay (Louis-Jean-Baptiste-Antoine Colbert)
Jacques-Gabriel Chapt, comte de Rastignac
1791 : Colonel Jean Anne de La Barthe de Giscard
1792 : Colonel Louis Étienne Auron de Rebourguil
1792 : Colonel Claude Souchon de Chanron
1793 : Chef de brigade (*) Jean-Joseph Lamy de Boisconteau
1795 : Chef de brigade Esprit Arnouilh (?)
1804 : Colonel (*) Pierre Gabriel Aussenac
1812 : Colonel Louis Loup Étienne Martin Bougault
1814 : Colonel Barthelemy Lelong
1814 : Colonel Charles Angélique François Huchet de La Bédoyère
1815 : Colonel⁶ Joseph Michel Boissin
1830 : Pierre Boucher - Colonel
1871 : Colonel Antoine Frédéric Tarayre
1970 : Colonel Longeret

HISTORIQUE DES GARNISONS, COMBATS ET BATAILLE

Louis XIV

Guerre de Hollande : campagne de Catalogne

1675 : suite à la révolte du papier timbré, hiverne à Bordeaux

Louis XVI

En 1779, le régiment se trouve en Martinique pour participer à l'attaque des îles de Saint-Vincent et de la Grenade, possessions britanniques. Il est alors envoyé au secours des insurgés américains, en difficulté face aux Anglais.

Il participe au siège infructueux de Savannah, puis rembarque pour la Martinique d'où il prend part à diverses opérations sur Saint-Domingue, Sainte-Lucie, jusqu'à la bataille des Saintes, après laquelle il rejoint Bordeaux en 1783.

Révolution et Empire

1793 :

Bataille de Céret,

Prats-de-Mollo,

La Perche

Bataille de Peyrestortes

1794 :

Collioure,

Siège de Bellegarde (1793)

Bataille de la Montagne Noire,

Bataille de Fleurus

1795 :

Siège de Roses (1794–1795)

1800 :

Memmingen,

Hochstedt

Bataille de Huningue

1801-1804 :

Expédition de Saint-Domingue

1808 :

El Bruc,

Girone,

Molins de Rei

Cardedeu

1809 :

Valls

1810 :

Granollers,

Mollet,

Santa Perpètua

Vic

1811 :

Bataille de Tarragone

1811 :

Montserrat,

Bataille de Sagonte

Valence

1812 :

Valence

Castalla

1813 : Campagne d'Allemagne

Bataille de Bautzen,

Juterbock,

16-19 octobre : Bataille de Leipzig

Hanau

Tagliamento

1814 :

Yecla

Falleja

1815 :

Le 6 mars le régiment rallie l'empereur qui vient de débarquer ; Waterloo

Colonels tués ou blessés en commandant le régiment pendant cette période

Colonel Bougault : blessé le 12 septembre 1813

Officiers blessés ou tués en servant au 7^e entre 1808 et 1814 :

Officiers tués : 19

Officiers morts de leurs blessures : 18

Officiers blessés : 122

Second Empire et Troisième République

Le régiment participe à l'expédition du Mexique dans la 1^{re} brigade (général Brincourt) au sein de la 2^e division d'infanterie (général de Castagny) et est stationné dans l'État de Durango jusqu'au 13 novembre 1866. Passant par Queretaro le régiment rejoint Mexico (15 janvier 1867-5 février 1867).

Il couvre l'arrière du retrait français et est l'une des dernières unités embarquées (partie sur le *Castiglione*, partie sur le *Souverain*)

En 1869 il est en garnison à Paris. Après la guerre de 1870 à Lyon puis à Cahors.

PREMIERE GUERRE MONDIALE

Article détaillé : Ordre de bataille de l'armée française au début de la Première Guerre mondiale le 1er août 1914.

À la 131^e division d'infanterie de juillet 1915 à novembre 1918

1914

Retraite des 3^e armée et 4^e armée : forêt de Luchy (22 août)

La Meuse

Bataille de la Marne (5 au 13 septembre)

Première bataille de Champagne : les tranchées Brunes (23 décembre)

1915

Champagne : Perthes-les-Hurlus (Bois rectangulaire) (16 février –23 février)

Artois : Vimy (septembre)

1916

Bataille de Verdun

1917

Marne : Mont Haut, Le Casque, Mont Perthois (avril-mai)

Le 28 juillet 1917, tombe, MPF, Jean Théophile DARDENNE, 7° RI, aux Eparges.

1918

Somme : attaque du 14 avril.

Aisne : Corcy, Longpont (30 mai-11 juin)

Marne : l'attaque frontale

<http://chtimiste.com/regiments/ligne1-50.htm>

7° REGIMENT D'INFANTERIE

En 1914;

Casernement : Cahors ; 65° Brigade d'Infanterie 33° Division d'Infanterie 17° Corps d'Armée

*Constitution en 1914 : 3 bataillons À la 33° DI de août 1914 à juil. 1915 puis à la **131° Di jusqu'en nov. 1918***

2 citations à l'ordre de l'armée, fourragère verte

1914

retraite des 3e et 4e Armées : Forêt de Luchy (22 août), La Meuse Bataille de la Marne (5 au 13 sept.); cote 211, ferme des Grandes Perthes, Prigny, Francheville, Somme-Tourbe, Beauséjour offensive en Champagne : Les tranchées Brunes (23 décembre)

1915

Champagne : Perthes les Hurlus, Bois rectangulaire (jan. mars) Offensive d'Artois : Roclincourt (mai) Argonne (août à juin 1916) : Marie-Thérèse, St Hubert

1916

Bataille de Verdun : (juin-août) Fleury, fort de Souville Woëvre (fin 16) : Regniéville, Seicheprey

1917

Marne : Mont Haut, Le Casque, Mont Perthois (avril mai) Les Eparges (juin-sept.)
Le 28 juillet 1917, tombe, MPF, Jean Théophile DARDENNE, 7° RI, aux Eparges
Verdun (oct.): cote 344, Poivre, Mormont

1918

Somme : attaque du 14 avril : Hangard, Hourges Aisne : Corcy, Longpont (mai-juin)
La Marne : Enghien, ferme du bois Brûlé, bois de Mizy Vosges (août-sept.) : Reichecker

<http://www.chtimiste.com/batailles1418/chemindesdames1917%20%20.htm>

LE CHEMIN DES DAMES.....L'ARTOIS.....LA CHAMPAGNE

L'affaire du Chemin des Dames est dans toutes les mémoires.

C'est sans doute le théâtre d'un des drames les plus effroyables de la Première Guerre mondiale.

Une offensive française, lancée le 16 avril 1917 sur l'Aisne, aboutit à la perte de plus de **100 000 hommes** en quelques jours, et cela sans résultat notable, sinon un petit gain de terrain et l'usure de l'ennemi.

Héroïques, les unités engagées sur le champ de bataille, ainsi que sur les monts de Champagne tout proches, se rendirent compte qu'elles avaient été envoyées au casse-pipe et que la percée promise par le général Nivelle, successeur de Joffre à la tête des armées françaises, était irréalisable, en raison des défenses allemandes imprenables et de l'inaptitude des moyens techniques français.

Qui est responsable de ce carnage et de l'échec de cette offensive (qui ouvre les portes du Q G à Pétain) ?

Une commission d'enquête fut constituée par le gouvernement pour examiner le cas des quatre généraux limogés : **NIVELLE, MANGIN, MICHELER, MAZEL.**

Mais les Poincaré, les Briand, qui avaient choisi Nivelle, les Ribot, les Painlevé qui l'avaient laissé faire n'étaient-ils pas aussi coupables ?

Prélude



Le Chemin des Dames est situé sur une lanière du plateau qui s'étire sur une vingtaine de kilomètres d'ouest en est. Elle constitue une barrière naturelle qui domine les vallées de l'Ailette au nord de l'Aisne au sud d'une centaine de mètres. Ses versants festonnés et abrupts sont percés par les vastes galeries des anciennes carrières de pierre.



Cette crête, façonnée par la nature et les hommes, a gardé les traces de l'Histoire, de Jules César au Général de Gaulle, en passant par Jeanne d'Arc, les filles de Louis XV (les Dames du Chemin) et Napoléon.

Mais ce sont surtout les terribles combats de la Guerre 1914-1918 qui sont associés au Chemin des Dames.

Son site et ses carrières souterraines en font une véritable forteresse devenue un des lieux les plus sanglants de la Grande Guerre en particulier lors de l'offensive meurtrière du 16 avril 1917.

Jusqu'en 1917, le front est stable.

Les unités allemandes transforment le Chemin des Dames en une véritable forteresse. C'est cette forteresse que les troupes françaises vont essayer de reprendre.

Pour tenter de percer le front, le général NIVELLE, commandant en chef des armées françaises du nord et du nord-est, lance une grande offensive le 16 avril 1917 sur l'ensemble du Chemin des Dames.

Malgré une préparation d'artillerie très importante et l'engagement des premiers chars d'assaut français à Berry-au-Bac, cette opération est un échec coûteux.

Le général NIVELLE s'obstine à une relance les 4 et 5 mai 1917.

Au prix de pertes considérables, les troupes françaises reprennent Craonne et le plateau de Californie.

Les poilus français avaient placé beaucoup d'espoir dans cette offensive qui devait constituer un tournant décisif dans le déroulement de cette guerre. La réalité de son échec et trois ans au front eurent raison de leur moral.

Préparation de l'offensive

Choix des chefs

Le général Nivelle commença sans tarder cette préparation.

Il lui fallait des exécutants. Une masse de manœuvre importante devait être rassemblée, qui comprendrait plusieurs Corps d'Armée.

Quant à celui qui devait la conduire, on laissa au général Nivelle le soin de le choisir.

Malgré que le **général Pétain** semblât désigné pour une telle mission, le **général Nivelle** ne fit point appel à ses talents, car un désaccord les séparait.

Le **général Pétain** resta à la tête de son Armée du Centre, comme le **général Franchet d'Espèrey** demeurait à celle de l'Armée du nord-est et le **général de Castelnau** à celle de l'Armée de l'Est.



Gal Micheler

Ce fut au **général Micheler** que le général Nivelle confia le Groupe d'Armées de réserve et de rupture en formation.

Le général commandant la 10e Armée, qui venait de remporter de brillants succès sur la Somme, était, au dire de M. Painlevé, un officier de remarquable intelligence, d'un vaste savoir, d'une réelle imagination, et l'on pouvait fonder sur lui les plus grands espoirs.



Gal Mazel

La masse de manœuvre devait comprendre trois Armées : la 5e commandée par le **général Mazel**, la 6e commandée par le **général Mangin** et la 10e, à la tête de laquelle le **général Duchêne** succédait au commandant du Groupe d'Armées.

Le général Nivelle les maintint tous, calmant ainsi les appréhensions de ceux qui craignaient voir triompher exclusivement « l'équipe de Verdun »

Seul le général Mangin appartenait à cette équipe. Il avait été le collaborateur le plus intime du nouveau commandant en chef. Il le demeura.

Choix du terrain.

Sur quel terrain se passerait l'action?

La région entre les Flandres et le canal de la Bassée ne pouvait se prêter à de grands déploiements avant l'été. Au contraire, le secteur Arras-Bapaume semblait favorable à une attaque.

D'autre part, le front de la Somme ne paraissait plus suffire aux densités de troupes prévues ni aux forces d'artillerie qui devaient entrer en jeu; et ce champ de bataille, en outre, était usé et ravagé.

La région s'étendant de l'Aisne à la Champagne semblait au contraire favorable et, de plus, sa position en équerre par rapport au front Arras-Bapaume et permettait des combinaisons variées.

Dans ces conditions, le général Nivelles se proposa de monter une attaque puissante du sud au nord, avec l'intention de prendre l'ennemi de flanc, de le déborder et d'essayer de le détruire, ou au moins de le refouler par une menace sur les derrières de l'Armée allemande de l'Oise.

« Le but à atteindre, écrit-il à ses lieutenants, est la destruction de la masse principale des forces ennemies sur le front occidental.

Il ne peut être atteint qu'à la suite d'une bataille décisive livrée à toutes les forces disponibles de l'adversaire, et suivie d'une exploitation intensive.

Cela implique la nécessité, comme premier et deuxième temps, de rompre le front adverse et de battre au-delà de la brèche toutes les forces ennemies qui n'auront pas, au préalable, été fixées dans d'autres régions, puis de porter le gros des forces sur les communications principales de l'ennemi afin de l'obliger soit à abandonner rapidement ses fronts actuels, soit à accepter de nouveaux combats dans les plus mauvaises conditions.

Les moyens à mettre en œuvre pour obtenir ces résultats comportent l'emploi d'une partie de nos forces en vue de fixer l'ennemi et de rompre son front; puis l'engagement, au-delà du front de rupture que je choisirai, d'une masse de manœuvre précédemment réservée.

La nécessité de fixer l'ennemi et de l'amener à diviser ses forces conduit à attaquer dans trois régions différentes, suffisamment espacées, et à échelonner les attaques dans le temps, de manière que celle qui paraît réunir, à priori, les plus grandes chances de succès, bénéficie des heureux résultats des premières.

J'ai décidé, en conséquence, d'attaquer en premier lieu dans la région au nord de l'Oise, en même temps que les Armées britanniques entreprendront, entre Arras et Bapaume, une puissante offensive, puis de déclencher une offensive entre Reims et le canal de l'Aisne à l'Oise.

Tout en me réservant la possibilité d'exploiter avec des moyens appropriés l'attaque entreprise au nord de l'Oise (dans le cas où celle-ci réussirait dans des conditions favorables), mon intention est de chercher la rupture sur le front de l'Aisne. La masse de manœuvre, pour déboucher au-delà de la brèche réalisée, sera articulée en conséquence. »

Opinions sur l'offensive.

En pleine possession de son plan, le général Nivelles définissait le 29 janvier les nouvelles méthodes d'attaques et caractérisait nettement le but :

« J'insiste sur le caractère de violence, de brutalité et de rapidité que doit revêtir notre offensive et, en particulier, son premier acte: la rupture, visant du premier coup la conquête des positions de l'ennemi et de toute la zone occupée par l'artillerie.

L'exploitation doit suivre la rupture sans arrêt. »

Le plan définitivement adopté était celui-ci :

1° Opérer une rupture sur le front de l'Aisne, entre Reims et le canal de l'Aisne à l'Oise, les attaques anglaises et l'opération sur Roye étant surtout destinées à attirer les réserves ennemies loin du théâtre de l'effort principal ;

2° Élargir aussitôt que possible sur les deux ailes la brèche effectuée, puis faire intervenir une Armée de manœuvre débouchant en terrain libre et ayant pour mission d'écraser avec toutes ses forces les réserves que l'ennemi pourrait jeter successivement dans la mêlée;

3° Porter enfin la masse vers le nord, sur l'axe général Craonne-Guise, pendant que les forces chargées de l'attaque secondaire du front Roye-Lassigny s'efforceraient de pousser sur Saint-Quentin, et que les Armées britanniques continueraient à foncer dans la direction de Cambrai.

En résumé : faire ouvrir une porte à double battant, maintenir ces deux battants ouverts par rabattement des Armées chargées de l'opération; et par la porte ainsi ouverte et maintenue telle, faire passer une nouvelle Armée chargée de l'exploitation du succès.

Les 5e et 6e Armées devaient ouvrir la porte, la 10e devait la franchir (La 10e Armée sera constituée spécialement pour remplir cette mission. Elle disposera en particulier de deux Corps de cavalerie)



Evénements imprévus

Telle était la situation en fin de février 1917 ; l'offensive en cours de préparation au milieu de la confiance générale, lorsqu'une série d'événements vint en modifier les conditions.

D'abord, au point de vue général, la **révolution venait d'éclater en Russie.**

On avait appris brutalement l'abdication du tzar Nicolas, et c'était là le seul renseignement certain.

Qu'allait devenir cette révolution?

Comment évoluerait-elle?

A quoi aboutirait-elle?

Toutes les appréhensions étaient permises.

La menace d'une défection semblait la plus terrible.

Quelques semaines plus tard, la rupture diplomatique des États-Unis avec l'Allemagne ne sembla pas, au début, capable de contrebalancer les conséquences funestes du drame oriental.

Au point de vue intérieur, un incident de séance venait d'ouvrir une crise ministérielle.

Le général Lyautey, par une phrase incomprise, avait soulevé un tumulte à la Chambre.

Il dut donner sa démission.

Mais, dans sa chute, il entraîna le président du Conseil, M. Briand, qui, lui aussi, comme auparavant le général Joffre, était l'objet d'attaques de plus en plus violentes et de moins en moins cachées.

M. Alexandre Ribot fut chargé de constituer un nouveau cabinet. Un portefeuille était difficile à confier : celui de la guerre. Pourtant un homme s'imposait, tant par lui-même que par ses amis : M. Painlevé.

M. Ribot était trop habile pour ne pas faire appel à cette force. La crise y trouva sa solution. Mais ce changement dans le gouvernement devait avoir des conséquences nombreuses et graves au point de vue strictement militaire.

M. Painlevé était l'adversaire du général Nivelle, non point de sa personne, car ce fut une des belles vertus de cette guerre que l'oubli des querelles particulières, mais bien de sa méthode qu'il jugeait hasardeuse.

Seulement, le général et l'offensive ne faisaient qu'un. Ils se confondaient dans l'espoir du succès; de ce jour on les confondit pour les attaquer plus facilement; et le général Nivelle n'eut plus seulement à s'occuper de préparer l'offensive, il lui fallut aussi la défendre

Les derniers préparatifs

Au front, depuis que l'offensive avait été décidée, on la préparait.

Depuis les premiers jours de janvier, le Grand Quartier Général multipliait les recommandations d'ordres technique et tactique concernant l'abordage des positions ennemies, le débouché des colonnes, les mesures à prendre contre l'encombrement et l'entassement des troupes, la mobilité des unités, l'organisation des transports, des ravitaillements et du Service de Santé.

Après le terrible hiver qui avait paralysé tous les efforts, la préparation matérielle avait repris avec une activité prodigieuse.

Il fallait développer les voies de communications : on construisit 310 kilomètres de voies ferrées normales; 20 kilomètres de voies métriques, 308 kilomètres de voies de 60 centimètres, et 25 kilomètres de routes pour piétons et voitures, avec élargissement des routes existantes sur un trajet de 155 kilomètres; 22.000 hommes furent affectés à ces services, avec un matériel de 45000 wagons qui transportèrent des baraquements, des bois pour les abris et les tranchées, des fils de fer, des tôles, etc.. ;

752 sections de voitures automobiles, mises à la disposition des Armées le 15 avril, avaient une puissance de transport de 120.000 hommes, 21000 blessés, 18.250 tonnes de matériel, 1.680 tonnes de cailloux, 182 tonnes de viande.

Pour l'alimentation, le Groupe d'Armées de Réserve fut approvisionné pour un effectif de 40 divisions, à huit jours de vivres d'avance et trois jours de vivres de réserve.

Le Service de Santé avait fait de larges prévisions au sujet des évacuations et des hospitalisations.

Le G. A. R. disposait de six hôpitaux d'évacuation, chacun de 3000 lits, et, en plus, de 60000 places d'hospitalisation.

Au point de vue de l'artillerie et des munitions, jamais encore une pareille accumulation de moyens n'avait été effectuée. Le Groupe d'Armées de Réserve pouvait étaler, sur un front de 40 kilomètres, 5.343 pièces, dont 1930 de gros calibre, en canons lourds à tir rapide du plus récent modèle.

Le stock des munitions était considérable.

Voici quelques chiffres : pour le 75 plus de 23 millions; pour le 120, près de 2 millions; pour le 155, 3500.000 ; pour le 220, 300.000 ; pour le 280, 27.000; pour le 320, 37.000 coups.

Le 7 avril, les Armées étaient approvisionnées à sept jours de feu. En prévision de la marche en avant, des dépôts intermédiaires de munitions avaient été installés aussi près que possible du front.

L'armement de l'infanterie avait été largement perfectionné. Chaque bataillon disposait de huit mitrailleuses, et un approvisionnement était constitué. Chaque compagnie avait huit fusils-mitrailleurs; et dans les divisions d'exploitation comme dans celles chargées des fronts défensifs, ce chiffre était doublé.

Enfin, pour la première fois, les chars d'assaut, surnommés les tanks, devaient prendre part à l'attaque en grand nombre. Deux groupements furent mis à la disposition de l'Armée. Quant à l'aviation, trois groupes de combat, formant un total de 220 avions, étaient à la disposition du commandant du Groupe d'Armées de Réserve.

L'ordre de bataille

L'ordre de bataille du Groupe d'Armées, commandé par le **général Micheler**, était celui-ci

Groupe d'Armées de Réserve : général Micheler.

5e Armée : général Mazel.

- 1^{er} CA, général Muteau : (1^{ère}, 2^{ème}, 51^{ème}, 66^{ème}, 162^{ème} DI.)
- 5^{ème} CA, général de Boissoudy (9^{ème}, 10^{ème} et 125^{ème} DI.)
- 7^{ème} CA, général de Bazelaire (14^{ème}, 37^{ème} et 41^{ème} DI.)
- 32^{ème} CA, général Passaga (4^{ème}, 42^{ème}, 69^{ème} et 155^{ème} DI.)
- 38^{ème} CA., général de Mondésir (151^{ème}, 66^{ème}, 89^{ème} DI.) et 6^{ème} DC. du général Mesple

Soit un total de 6621 officiers et 240237 hommes

Voir les effectifs de la 5^{ème} Armée, avant et après la bataille

Arrivé à la 5^{ème} Armée le 17 avril : 9^{ème} CA., général Niessel (17^{ème}, 18^{ème} et 152^{ème} DI.);

6 Armée : général Mangin

- 1e CAC, général Berdoulat (2^e et 3e DIC.);
- 20^e CAC, général Blondlat (10e et 15e DIC. et 38e DI.);
- 6e CA, général de Mitry (120e, 56e, 127e et 166e DI.);
- 11e CA, général de Maud'huy (21e, 22e, 133e et 168e DI.);
- 20e CA, général Mazillier (11e, 39e et 153^e DI.);
- 97e DI, 158e DI et 5e DC du général Brécard.

10e Armée : général Duchêne.

- 2e CA, général de Cadoudal (3e, 4e et 46e DI.);
- 3e CA, général Lebrun (5e, 6e et 47e DI.);
- 18e CA, général Hirschauer (35e, 36e et 154 DOI);
- 1e CC, général Féraud (1e et 30 DC.);
- 2e CC, général de Buyer (2e, 4e et 7e DC).

De plus, la 4e Armée, sous les ordres du **général Anthoine**, laissée sous le commandement supérieur du **général Pétain**, chef du Groupe d'Armées du Centre, s'ajoutait aux divisions d'offensive du Groupe d'Armées de Réserve.

4e Armée : général Anthoine.

- 8e CA, général Hély-d'Oissel (16e, 34e, 128e et 169^e DI.);
- 10e CA, général Vandenberg (9e, 2e et 131e DI.);
- 12e CA, général Nourrisseau (25e, 24e et 60e DI.);
- 17e CA, général Dumas (33e et 45e DI. et DM.) ;
- et les 15e, 74e, 55e et 132e DI.

Le moral des combattants

Au point de vue matériel, tout semblait donc bien préparé et rassemblé pour donner les meilleurs résultats. Cependant l'énorme machine n'était peut-être pas mise tout à fait au point. Au moral, la situation était la même.

Tout était prêt pour la victoire; si elle venait, on saurait l'exploiter avec enthousiasme, sinon de mauvais éléments prendraient le dessus.

Les troupes, aussi bien françaises qu'alliées, étaient pleines d'ardeur et d'élan. En bonne forme physique, à la suite d'une longue période d'instruction et de repos, elles faisaient preuve d'un merveilleux souffle patriotique, d'un grand esprit de sacrifice, et surtout d'une magnifique foi en la victoire, malgré qu'elles se rendissent bien compte de la difficulté de leur tâche.

Malheureusement, les hésitations et les querelles de l'intérieur avaient ébranlé leur confiance en l'offensive, et d'autres germes malsains avaient été semés, apportés de l'intérieur par les tracts que les partis révolutionnaires répandaient à foison, et par les permissionnaires.

Ceux-ci, durant leur congé, avaient constaté la différence de vie des ouvriers d'usine, et revenaient de chez eux énervés ou découragés.

En somme, après deux années d'union sacrée, bien que le front eût conservé son état d'esprit sublime, les mauvaises influences que l'intérieur laissait apparaître faisaient petit à petit la tache d'huile, et menaçaient de tout contaminer.

Le général Nivelles, dans une lettre du 28 février, avait signalé au Ministre de la Guerre les faits de menées pacifistes contre lesquelles il demandait des mesures sérieuses.

Il attirait l'attention sur « l'épidémie » des tracts, sur les mauvaises influences dont on entourait les permissionnaires, sur l'action de quelques meneurs

L'atmosphère politique d'alors était chargée d'électricité.

Le Gouvernement ne voulut pas faire éclater l'orage.

Plan définitif de l'attaque

Quoiqu'il en soit, le plan définitif de l'offensive était arrêté le 5 avril, et indiqué de cette façon à toutes les forces qui devaient agir

1^e Rupture

Les Armées britanniques feront brèche dans le front ennemi entre Givenchy et Quéant. Leurs réserves seront poussées en direction de Cambrai et de Douai, tandis qu'une opération latérale rapide sera entreprise à la fois vers le Nord, en arrière du front Lens La Bassée, et vers le Sud Est, en prenant à revers la ligne Hindenburg.

Le Groupe d'Armées du Nord attaquera les positions avancées adverbès à l'ouest et au sud de Saint-Quentin, puis le front Harly-Alaincourt, en liaison à gauche avec la 4^e Armée britannique, à droite avec le Groupe d'Armées de Réserve.

Le Groupe d'Armées de Réserve développera ses attaques initiales sur le front primitivement fixé et en direction de Guise, Vervins et Hirbon.

Le Groupe d'Armées du Centre coopérera, par sa 4^e Armée, à l'attaque du précédent, en prenant l'offensive à l'ouest de la Suippe, qu'il bordera après l'enlèvement du massif de Moronvilliers.

L'Armée belge rompra le front ennemi dans les régions de Steenstraat et Dixmude.

2^e Exploitation.

Armée britannique : Après la prise de Cambrai et de Douai, marcher sur Valenciennes, puis sur Mons, Tournai et Cambrai, en liaison avec l'Armée belge qui se portera sur Roulers et Gand.

Groupes d'Armées du nord: Se rendre maître des voies ferrées partant d'Hirson vers Cambrai, Valenciennes et Maubeuge.

Autres Groupes d'Armées : Conquête de toute la boucle de l'Aisne, puis de la région comprise entre la Meuse, la Sormonne et l'Oise.

Le Général en chef avait fixé au 8 avril le début des opérations :

Les Anglais, sur le front Arras-Vimy devaient, les premiers, entrer dans la fournaise. Les autres attaques devaient s'échelonner jusqu'au 14.

Comme le mauvais temps contrariait les réglages on envisagea un délai.

Le maréchal Haig insista pour qu'on ne reculât point davantage.

Le 9 avril, à 5h30 du matin, les forces britanniques (anglais et canadiens) sur un front de 40 kilomètres, d'Arras à Lens et du bois d'Havrincourt aux abords d'Ancre, s'élançèrent en masses considérables et remportèrent un très beau succès au nord d'Arras.

Elles avaient enlevé Thélus et la crête de Vimy et atteint la lisière de Givenchy-en-Gohelle. 11000 morts.....

Vers Saint-Quentin, elles avaient chassé l'ennemi des hauteurs entre le Vergnier et Hargicourt. Dans la direction de Cambrai, elles avaient gagné Humières, Deniécourt et Boursier.

Ainsi les Anglais devenaient maîtres du plateau dominant la vallée de la Scarpe et de la route de Douai.

Ils avaient fait plus de 13.000 prisonniers et enlevé plus de 100 canons, ainsi que plusieurs centaines de mitrailleuses.

C'était un début d'heureux augure.

Notre offensive devait commencer à son tour le 14.

Les pluies persistant, le général Mangin demanda quelque répit. La date définitivement choisie fut celle du 16 avril.

Malheureusement, dans l'attente du grand jour, tandis que des deux côtés on se livrait à des coups de mains pour sonder les intentions de l'ennemi, un sous-officier porteur du plan d'engagement de son bataillon, sur le front de la 5e Armée, se laissa prendre.

Ce document, hélas, indiquait aussi le dispositif d'ensemble, l'ordre de bataille des troupes opérant au nord de l'Aisne et même les objectifs assignés aux Corps d'Armée voisins.

Il était trop tard pour rien changer. On dut se contenter d'essayer d'en neutraliser les résultats en envoyant des renseignements faux au moyen de messages téléphonés, destinés à être interceptés par les Allemands.

Le grand jour était arrivé.

Le 15 au soir, le général Nivelle faisait communiquer à toutes les troupes l'ordre du jour suivant :

« Aux officiers, sous-officiers et soldats des Armées françaises. L'heure est venue. Confiance, courage et vive la France ! »

LE CHEMIN DES DAMES L'OFFENSIVE

Journée du 16 avril

Le 16 avril, à 6 heures du matin, l'offensive commença. Après une préparation d'artillerie de neuf jours, avec un élan magnifique, exaltés par la plus sincère foi patriotique, les troupes françaises se ruèrent à l'assaut.



Le terrain était difficile.

Depuis la bataille de la Marne, l'ennemi y demeurait accroché: il en connaissait tous les avantages, l'escarpement des coteaux, la profondeur des creutes, l'abri des crêtes et l'obstacle des cours d'eau.

Le champ de bataille s'étendait du massif de Saint-Gobain à l'ouest, aux forts de Reims à l'est, et la montagne avec la ville de Laon en formaient le centre.

Nous avons vu que c'était aussi le premier but.

Au nord de l'Aisne s'élève un plateau, limité par des falaises et dont l'extrémité orientale, en forme de promontoire, porte le village de Craonne.

Une route, le Chemin-des-Dames, suit les sommets des plateaux de Craonne à La Malmaison, au nord-ouest de Soissons.

Elle marquait la ligne de défense allemande, qui se poursuivait à l'ouest sur les coteaux boisés de Vaclerc, de Cerny et de Bray.

Deux forts que nous avons évacués sans combat, en 1914, Condé et La Malmaison, étayaient cette ligne.

Le débouché de l'attaque, s'effectua presque partout facilement; le barrage allemand fut en effet ou tardif ou peu dense.

Notre préparation et nos tirs de contre-batteries avaient neutralisé l'artillerie adverse.

Par contre, dès le début de la progression à travers les organisations ennemies, notre infanterie se trouva battue par de nombreuses mitrailleuses établies soit en plein champ, soit sous des abris qui avaient échappé à notre artillerie ; une infanterie allemande très nombreuse garnissait la première position sur laquelle il était visible que l'adversaire entendait résister avec acharnement.

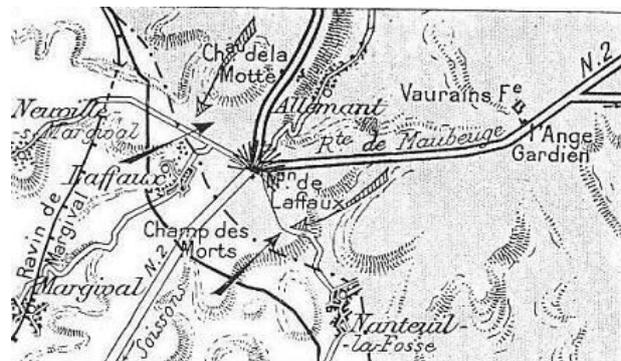
A la fin de la matinée, au cours de combats très durs, la 5e Armée avait marqué deux succès importants; à droite (7e Corps d'Armée) elle s'était emparée de Courcy (125^e RI), Loivre et Berméricourt; au centre (32e Corps d'Armée), elle avait pénétré dans la deuxième position entre l'Aisne et la petite rivière de la Miette.

Partout ailleurs, elle n'avait pu que prendre pied dans la première position ennemie ; devant le plateau de Craonne, le 5e Corps d'Armée avait presque complètement échoué.

Du côté de la 6e Armée, les 2 Corps colonial et 20e CA réussirent à s'installer sur la crête du Chemin-des-Dames, mais sans pouvoir la dépasser, des îlots de résistance (monument d'Hurtebise, sucrerie de Cerny) y rendant même précaire leur situation.

Plus au sud, les éléments de gauche des 20e et 6e Corps avaient été entraînés immédiatement dans un combat acharné autour de creutes, d'abris-cavernes et à l'intérieur des bois; Ils ne purent progresser que très lentement et ne dépassèrent pas les premières et deuxième lignes allemandes.

A l'ouest, le 1e Corps colonial avait enlevé Laffaux et la ferme Moisy.



carte tirée du guide Michelin de 1920 "guide illustré des Champs de bataille"

Ces combats très durs et les pertes subies fatiguèrent et démunirent l'infanterie; à partir de midi elle était hors d'état d'accomplir un effort sérieux.

Aussi quand, à 13 heures, les tanks débouchèrent sur Juvincourt, ils ne purent entraîner que quelques fractions et arrivèrent sans soutien vers la deuxième position allemande.

Dès lors l'ennemi, à son tour, s'efforça de reprendre le terrain.

Il avait déjà exécuté, pendant toute la matinée, une série de contre-attaques partielles, extrêmement énergiques.

Vers 14h30, le 32e Corps d'Armée avait arrêté une violente contre-attaque venant de la région de Prouvais; pris sous le feu de notre artillerie lourde, l'ennemi subit des pertes considérables. Malheureusement, les contre-attaques allemandes réussirent mieux dans la région de Juvincourt et sur la droite, où Berméricourt fut perdu par nous.

De même à la 6^e Armée, le 1e Corps colonial était revenu sur ses tranchées de départ à la suite des réactions ennemies.

En somme, malgré que certains résultats obtenus fussent très honorables, les objectifs prévus n'étaient pas atteints. On avait espéré une avance foudroyante; **que s'était-il donc passé?**

Le général Blondlat, commandant du 2e Corps colonial, **l'explique dans son rapport :**

« L'influence des circonstances atmosphériques défavorables, dit-il, a été le trait le plus saillant de la période de préparation. Le vent violent, l'atmosphère brumeuse, la pluie et la neige fréquentes ont amoindri, dans une large proportion, le rendement de l'aviation, gêné l'observation aérienne, contrarié les réglages et l'exécution des tirs, empêché le contrôle photographique des destructions.

L'activité de l'artillerie s'est trouvée, de ce fait, décousue, saccadée, incomplète. L'infanterie a également souffert des intempéries qui ont rendu très pénibles les travaux sur la position et le stationnement dans les bivouacs, et alourdi les mouvements.

Si l'état moral de la troupe avant l'attaque était excellent, ainsi qu'en témoignent les extraits de correspondance, son état physique laissait à désirer.

A l'heure H, les troupes abordent en ordre les premières organisations allemandes. La crête géographique est atteinte presque sans pertes ; le barrage d'artillerie ennemi est peu nourri et présente des lacunes.

Toutefois, notre infanterie s'avance avec une vitesse inférieure aux prévisions. Le barrage roulant se déclenche presque immédiatement et s'éloigne progressivement des premières vagues qu'il cesse bientôt de protéger.

Quelques mitrailleuses, qui se sont révélées sur le plateau, n'arrêtent pas l'élan des fantassins qui peuvent descendre le versant nord jusqu'au bord des pentes raides dévalant dans la vallée de l'Ailette.

Là, ils sont accueillis et cloués sur place par le feu meurtrier de nombreuses mitrailleuses qui, postées sur des pentes hors d'atteinte de nos projectiles, sont restées indemnes.

Quelques fractions, utilisant des cheminements incomplètement battus, parviennent à descendre les pentes; mais, d'une manière générale, les vagues subissent en quelques minutes des pertes considérables, particulièrement en cadres, et ne parviennent pas à franchir cette zone meurtrière, s'arrêtent, s'abritent et, sur certains points, refluent sur la dernière tranchée dépassée.

Elles sont rejointes par les bataillons de deuxième ligne qui, partis à l'heure fixée, viennent se fondre sur la ligne de combat.

Les bataillons de troisième ligne, conformément au plan de combat, s'avancent à leur tour; quelques-uns peuvent toutefois être arrêtés à temps et occupent les premières tranchées allemandes ou nos tranchées de départ.

En moins d'une heure, le combat s'est stabilisé; toutes les tentatives pour reprendre le mouvement en avant échouent dès que l'on arrive sur la ligne battue par les mitrailleuses ennemies. La progression à la grenade par les boyaux et tranchées est seule possible et se heurte à une résistance de plus en plus vive.

Les réserves ennemies sont, en effet, à peu près intactes ; bien abritées dans les creutes du versant au nord ou dans des abris très profonds, elles n'ont pas souffert du bombardement et la tranchée courant sur le rebord du plateau leur constitue une parallèle de départ commode.

Nos fantassins sont desservis par l'état du terrain détrempé, particulièrement dans la zone bouleversée immédiatement derrière eux ; boyaux et tranchées sont remplis d'une boue gluante qui retarde l'arrivée des ravitaillements en munitions, ralentit singulièrement les mouvements préparatoires aux attaques et ceux nécessités par la remise en ordre des unités, expose de plus en plus les liaisons et les transmissions d'ordres et de renseignements.

De plus, l'artillerie, dans cette journée, ne put donner tout ce qu'on attendait d'elle.

Un barrage roulant devait précéder notre infanterie, réglé comme elle à la vitesse de 100 mètres en trois minutes.

Pour assurer ce barrage pendant toute l'opération, suivant les ordres formels du général Micheler, il fallait procéder à des déplacements d'artillerie et pour cela un certain nombre de batteries avaient été gardées sur roues. Mais les averses de pluie et de neige ne permirent bientôt plus ces déplacements sur un sol détrempé. D'autre part, l'artillerie lourde était insuffisante, ainsi que les lots de munitions qui n'avaient pas été augmentés, malgré l'allongement de la période de préparation.

Enfin, la supériorité de l'aviation allemande fut telle que nos mortiers et certaines batteries de 75 furent constamment survolés et marmités. »

Il en résulta que la 10^e Armée ne put entrer en ligne. Armée d'exploitation, elle devait déboucher en fin de rupture, le soir même du 16 avril, sur Monchalon et Vieux-Laon, en traversant les lignes au centre, entre le 2^e Corps colonial et le 1^{er} Corps d'Armée

Ses têtes de colonnes franchirent le canal et l'Aisne dès le matin.

Le gros se massa en arrière de Merval, attendant pour avancer que la cote 108, à droite, et les positions d'Ailles, d'Hurtebise et de Craonne, au centre, fussent occupées par nos troupes d'assaut.

Apprenant, à 6h55, l'enlèvement de la première ligne ; à 7 heures, celui de la route 44; à 7h55, celui de Cerny-en-Laonnois (64^e, 65^e RI), le général Duchêne avait ordonné la marche en avant.

L'Armée, pleine d'ardeur et de confiance, était entrée dans la zone de bataille pour achever la victoire ; bientôt elle se heurta aux groupes de plus en plus nombreux de blessés gagnant l'arrière et apportant de mauvaises nouvelles. Comme, vers 10 heures, l'échec du 2^e Corps colonial et celui du 1^{er} Corps d'Armée furent confirmés, elle s'arrêta.

Il ne lui sera plus donné de jouer le rôle qu'elle avait assumé.

Dès le premier jour, l'offensive était donc mise en échec!

L'histoire des « chars d'assauts » qui, ce jour, reçurent le baptême du feu, déployèrent un courage héroïque, subirent des pertes énormes et durent abandonner la bataille, est malheureusement une illustration synthétique de cette journée.

Journée du 17 avril.



Contrairement aux grands espoirs conçus, le soir du 16 avril n'avait pas été un soir de victoire; la nuit qui suivit fut particulièrement pénible.

Sur les positions conquises, il n'y avait d'autres abris que ceux, à moitié détruits, des Allemands, et le froid, la grêle et les bourrasques de neige continuaient.

L'évacuation des blessés était difficile. Les munitions manquaient, parce que les hommes partis pour une grande avance, surchargés de plusieurs jours de vivres et de cartouches, s'étaient débarrassés d'un poids trop lourd.

Quant au Commandement, bien que les premiers renseignements recueillis fussent incomplets, parfois contradictoires et souvent tendancieux, il ne pouvait douter du résultat. L'ennemi avait été chassé de ses premières lignes et laissait entre nos mains plusieurs milliers de prisonniers, mais le front n'était pas brisé.

Or, le général Nivelle avait certifié *« qu'il serait en état, après les premières vingt-quatre heures, de décider si l'opération conçue par lui avait réussi ou échoué »*, et répété *« qu'au bout de quarante-huit heures, au maximum, il serait en mesure de décider s'il y avait lieu ou non de continuer »*, déclarant que *« rien n'était pire en de telles circonstances que de s'obstiner et que, sous aucun prétexte, il ne recommencerait la bataille de la Somme »*

Mais, d'autre part, une nouvelle action avait été prévue pour le 17 au matin.

La 4e Armée devait se déclencher à l'est de Reims.

Le **général Anthoine**, qui la commandait, débuta par un succès, s'emparant du Cornillet (25^e, 27^e, 47^e, 48^e, et 270^e régiments d'infanterie), du Mont-sans-Nom, de la tranchée de Bethmann-Holweg et du mont Blond (59^e, 83^e, 91^e, 136^e régiments d'infanterie soutenu des 4^e, 7^e, 269^e régiments d'artillerie), malgré une furieuse résistance de l'ennemi qui lui laissa 2.500 prisonniers.

Le général Nivelle voulut alors tirer parti de la situation en fixant une orientation nouvelle à la bataille.

A 10h30,

Il envoya au général Micheler les instructions suivantes :

« 1.. La bataille engagée hier a nettement montré l'intention qu'a l'ennemi de tenir ferme sur le front de la 6e Armée et de rendre, par suite, difficiles et coûteux les progrès de votre Groupe d'Armées vers le nord;

« 2.. C'est donc actuellement vers le nord-est que doit s'axer votre effort en partant de la base qui vous est assurée par les progrès de la 5e Armée;

« 3.. Sur le front de la 6e Armée, bornez-vous à faire terminer et à consolider la conquête des hauteurs sud de l'Ailette, afin d'assurer définitivement notre rétablissement du nord de l'Aisne. »

D'autre part, le général Nivelle mettait trois nouvelles divisions à la disposition du général Pétain, *« pour exploiter, le cas échéant, les avances réalisées à la 6e Armée. »*

La journée du 17 se terminait ainsi : La 6^e Armée avait progressé dans la région de Bray-en-Laonnois (146^e, 153^e, 156^e régiments d'infanterie soutenu du 39^e régiment d'artillerie), la 5e avait son 1e Corps d'Armée repoussé devant Craonne et contre-attaqué, mais sans succès.

Quant à la 4^e qui, malgré une violente bourrasque de pluie, avait débuté par une avance de deux kilomètres, elle voyait son mouvement enrayé à son tour sur ses deux ailes par les mitrailleuses ennemies.

Journées du 18 au 22

Dans les cinq jours qui suivirent, la situation ne se modifia pas d'une façon particulière. Nous assurâmes nos premiers succès.

Le 18 avril, pourtant, la 6^e Armée recevait la récompense de ses efforts et achevait tout d'un coup la conquête du plateau.

Devant elle, l'ennemi battait précipitamment en retraite en y incendiant les villages qu'il évacuait Vailly, Aizy, Sancy et Jouy.

Le fort de Condé, abandonné, était repris.

Quant à la 5^e Armée, elle ne progressait point, mais brisait une forte contre-attaque qui lui laissait 1600 prisonniers et 24 canons.

La 4^e Armée, réduisant quelques îlots de résistance, s'avançait au mont Haut et au mont Téton.

Le 19, la 6^o Armée affirme son succès, enlève le monument d'Hurtebise et lutte pour l'occupation de la sucrerie de Cerny.

La 5^e Armée ne voit pas ses tentatives couronnées de succès, sauf sur Berméricourt.

La 4^o Armée occupe le mont Blanc, le Téton, le village d'Auberive (126^e RI) et progresse dans la direction de Laigue.

Le 20, la 6^e Armée se maintient sur ses positions conquises, la 5^e Armée voit encore une de ses attaques échouer, et la 10^e a du mal à tenir tête aux contre-attaques.

Le 21 avril, nous bordions au nord de l'Aisne, de Laffaux à Bray-en-Laonnois, la ligne Hindenburg sur laquelle l'ennemi s'était finalement replié, laissant entre nos mains, après cinq jours de lutte, 21604 prisonniers, 183 canons et 412 mitrailleuses.

Malgré cela, les Allemands ne se tenaient pas pour battus

Or, après sept jours, non seulement la brèche n'était pas ouverte, mais la continuation du mouvement vers le nord-est était devenue périlleuse, notre flanc droit risquant de se trouver à découvert.



Néanmoins, le Généralissime français décida de continuer. D'ailleurs, le maréchal Haig partageait sa manière de voir

Le 21 au soir, le général Nivelle adressait la note suivante au général Wilson, chef de la mission militaire anglaise au Grand Quartier Général

Aucun arrêt des opérations n'est à envisager. Elles seront reprises à des dates très rapprochées.

Rôle des Armées britanniques

Profiter des opérations engagées sur le front français pour augmenter l'ampleur des attaques et viser des objectifs plus éloignés. La collaboration anglaise à notre offensive commune ne sera, en effet, réellement efficace que si son action s'exerce sur une profondeur suffisante pour menacer sérieusement l'adversaire, et l'obliger à engager des réserves importantes.

Prononcer l'effort principal dans la région sud et sud-est de Quéant, de manière à faire tomber par une attaque de revers la ligne Quéant-Drocourt et à pouvoir progresser sans retard en directions de Cambrai et Douai. »

Deux jours après, les intentions du Commandement s'affirmaient encore davantage, et les ordres suivants étaient envoyés aux commandants de Groupes d'Armées, et au général commandant la 1^e Armée.

Le but des opérations est :

1^e **De dégager Reims** par une attaque combinée des 4^e et 5^e Armées;

a) La 5^e Armée est chargée d'enlever les hauteurs de Sapigneul, du mont Spin et de Brimont.

b) La 4^e Armée dégagera, vers le nord et le nord-ouest, les sommets conquis des hauteurs de Moronvilliers, du Téton et du Mont Haut (9^e, 11^e, 20^e, 115^e, 117^e, 217^e, 317^e, 358^e régiment d'infanterie aidés des 18^e, 31^e, et 262^e régiments d'artillerie)

2^e **De compléter l'occupation du plateau du Chemin-des-Dames**, par une opération combinée des 6^e et 1^e Armées.

- a) La 10^e Armée devra s'emparer de la crête militaire septentrionale et orientale des plateaux de Craonne, Californie et Vauclerc (43^e, 127^e, 327^e, régiment d'infanterie), ainsi que des avancées de cette crête jusqu'aux entrées des abris.

- b) Elle enlèvera ensuite la première position allemande, entre le boyau Persan et le bois de Chevreux, en étendant l'attaque jusqu'à la conquête de la ligne générale, tranchées du Marteau et de l'Enclume, de manière à avoir une base de départ ultérieure pour l'attaque du front Corbény-Juvincourt.

- c) La 6^e Armée prononcera une action sur l'ensemble du Chemin-des-Dames »

En résumé, le plan primitif subissait les variantes rendues nécessaires par les circonstances: Poussée vers le nord-est avec couverture du flanc menacé et coopération plus large des Anglais pour attirer au nord une bonne partie des réserves ennemies.

L'offensive continuait, mais il n'était plus question de rupture.

L'affaire politique de BRIMONT

Au moment où le général Nivelles donnait ces ordres pour la reprise de la bataille, il avait à faire face à des attaques venant de l'arrière et à se dépêtrer d'intrigues et d'embûches où l'on s'efforçait de le faire tomber.

Leur premier résultat fut d'obliger le Généralissime à des voyages fréquents à Paris :

« *Dans une période de vingt-deux jours, dira-t-il, j'ai passé douze jours hors de mon Quartier Général; et sur ces douze absences, neuf, les trois quarts, sont uniquement dues à l'intervention du Gouvernement* »

On n'avait pu empêcher l'offensive, il fallait maintenant réussir au moins à l'arrêter. Mais on continua d'employer contre elle les mêmes moyens; et alors qu'il aurait suffi de prendre une décision, si on la jugeait nécessaire, on tergiversa en essayant de faire buter celui qu'on n'osait pas jeter à terre.

Le 22 avril, un jeune député, M.Y. Barnégaray, qui appartenait depuis peu à l'état-major du 18e Corps d'Armée, profitant du droit que les Parlementaires s'étaient arrogé d'être à la fois soldat et député, vint directement trouver le Président de la République.

Il l'avertit qu'on se préparait à recommencer l'opération coûteuse qui n'avait qu'à demi réussi le 16 avril, et se prétendit l'interprète des officiers et des soldats, en demandant au chef de l'État d'intervenir auprès du Haut Commandement pour faire différer cette attaque.

Poincaré, persuadé par l'éloquence de ce témoin, et ne pouvant en référer avec le ministre de la Guerre, en mission sur le front, prit sur lui, vu l'urgence, de faire téléphoner au Grand Quartier Général, ce message :

« Le Président de la République a été très ému par des exécutants qui considèrent comme tout à fait prématurée et comme impossible à la date fixée, la reprise des attaques sur Craonne et sur Vauclerc.

La préparation d'artillerie serait insuffisante. La dotation en munitions est faible. Il faudrait plusieurs jours de préparation intensive.

Sinon, on recommencera ce qui s'est passé à la première attaque. On perdra beaucoup de monde. « Il conviendrait d'interroger non seulement le général Duchêne, mais le général Hirschauer ».

Le général Nivelle répondit aussitôt; et après avoir déclaré qu'aucune date n'était fixée ni aucun ordre donné, et que les généraux responsables avaient, au contraire, toute latitude pour agir seulement au bon moment, il ajouta :

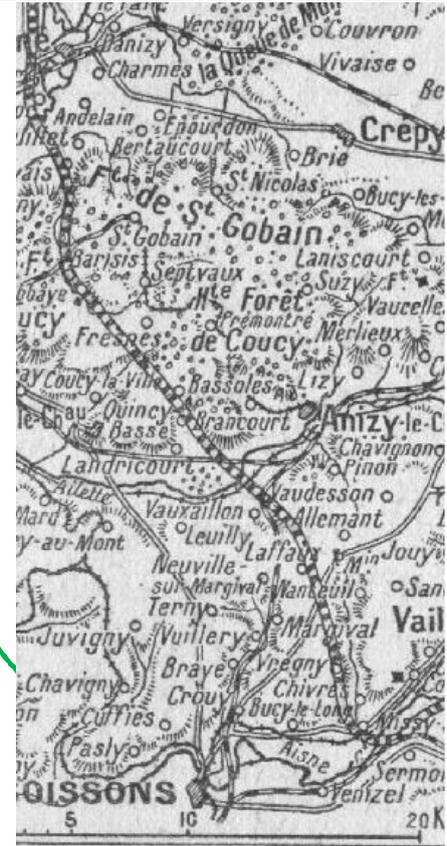
« Le Général commandant en chef ne peut qu'exprimer sa douloureuse surprise que des racontars, nullement autorisés et sans aucun fondement, trouvent créance auprès du Président de la République. Il n'est pas possible d'exercer un commandement dans de pareilles conditions.

« Je demande que les exécutants qui se sont livrés à ces écarts de langage, qui détruisent toute discipline dans l'Armée, soient l'objet d'une sanction exemplaire. »

Le général Nivelle ayant fait son enquête et vu personnellement les généraux mis en cause, pouvait, dans une nouvelle communication, remettre les choses au point:

« Les trois généraux intéressés dans l'opération à achever sur le plateau du Chemin des Dames (général Duchêne, Hirschauer et Mangin), déclarent sur l'honneur qu'ils n'ont jamais reçu ni donné aucun ordre concernant la date de l'opération, fait aucune plainte au sujet de l'insuffisance des munitions, leurs demandes ayant toujours été satisfaites à cet égard.

« Ils étudient et préparent l'opération combinée, comme ils l'ont toujours fait, à Verdun notamment, la date étant toujours fixée par le dernier prêt.



« *Il n'est pas besoin d'ajouter qu'ils ont été navrés à en pleurer des faits qui leur ont été signalés, de la répercussion qu'ils ne manqueraient pas d'avoir sur l'état moral de leurs troupes qui puisent une certitude plus grande de la victoire dans celle qu'ils viennent de remporter. De l'aveu de tous les généraux, le moral, aussi bien au front que parmi les blessés des ambulances, est nettement supérieur à ce qu'il était avant l'attaque.*

« Le Général commandant en chef insiste sur la nécessité qui s'impose d'infliger un châtement exemplaire aux auteurs de ces bruits calomnieux, tendant à déprimer le moral et à semer la panique.»

L'affaire en resta là, du moins quant aux conséquences immédiates, car si personne ne fut puni ni même blâmé, nous verrons plus tard combien étaient justes les vues du général Nivelles sur l'influence démoralisante de cette manière d'agir.

L'hostilité était flagrante. Un conflit allait éclater entre le Généralissime et le ministre de la Guerre.

Le 25 avril, M. Painlevé, de retour d'un voyage sur le front, convoqua le général Nivelles à l'Élysée, dans le cabinet du président de la République, où se trouvaient aussi le Président du Conseil, M. Ribot, et l'amiral Lacaze.

Le plan du Commandant en chef fut l'objet de la discussion, et celui-ci fit un exposé des nouvelles offensives en préparation.

« *On m'a dit que Brimont tout seul coûterait 60.000 hommes, interrompit M. Painlevé...*

- *Qui, on ? Riposta le général. Les renseignements n'ont de valeur que s'ils viennent d'une source autorisée.*

-*Les miens ont une source très sérieuse, répondit le ministre, mais je ne peux pas vous l'indiquer. »*

Dans son dernier voyage aux Armées, M. Painlevé avait eu une conversation avec le général Mazel ; et, sans doute, dans la crainte de nouvelles pertes, hanté par son idée, le ministre comprit mal les réponses du général.

A sa demande : « *Quels effectifs sont nécessaires pour l'affaire projetée au sud de l'Aisne?* »

il lui fut répondu : « *Un Corps d'Armée sur Brimont, un autre sur le Mont Spin, cela fait en gros 60.000 hommes. »*

Le malentendu était manifeste, mais aucune résolution ne fut arrêtée, aucune décision prise et la situation demeura trouble.

Les jours suivants, d'une part, le Gouvernement interrogea le maréchal Douglas Haig, dont l'avis fut qu'il fallait absolument continuer la bataille sous peine de perdre le fruit des efforts et des sacrifices antérieurs et de donner à l'ennemi le temps de se redresser ; d'autre part, le général Nivelles, défavorablement impressionné, dut reprendre ses enquêtes et visiter à nouveau, l'un après l'autre tous ses généraux.

Ayant reçu de chacun d'eux les explications nécessaires et l'affirmation de leur espoir dans le succès, l'attaque fut décidée et sa date fixée au 1^{er} mai, « mais pouvant en cas de besoin, et à la demande des divisionnaires, être reculée ».

La préparation d'artillerie commença le 28; le général Micheler devait fixer l'heure de l'attaque d'infanterie...

Le 29 avril, à cinq heures du soir, un coup de téléphone du Ministère enjoignait au Grand Quartier Général de surseoir à l'attaque, « *puisque'elle pouvait être retardée sans inconvénient*

et parce que le Gouvernement était insuffisamment éclairé sur les risques et pertes possibles entraînés par l'opération. »

En même temps, le Généralissime apprenait la nomination, comme chef d'état-major général, du général Pétain, avec lequel il devait s'entretenir de cette attaque avant de la déclencher.

A cette entrevue du 30 avril, l'attaque prévue fut décidée », mais en en détachant ce qui concernait Brimont ».

C'était le coup de grâce, car l'opération devenait inutile.

Supprimer l'attaque de Brimont, c'était abandonner le dégagement de Reims.

Le 1^e mai, le général Micheler fut prévenu que l'attaque de la 5^e Armée serait limitée à l'enlèvement des hauteurs du mont Sapigneul et du mont Spin.

Reprise et arrêt définitif de l'offensive.

Le 4 mai, le général Nivelles, fort des idées offensives émises la veille par les Gouvernements, fit reprendre la bataille.

Ce jour-là, la 10^e Armée enleva Craonne dans un assaut magnifique, puis essaya d'aborder le plateau de Californie. (18^e, 32^e, 34^e, 49^e, 218^e RI et 14^e RAC)

La 5^e Armée, déployée à 6h30 du matin, enfonça la première ligne ennemie, mais dut ensuite reculer. Le soir, cependant, elle conservait une partie de sa conquête, le Mont Spin (51^e, 87^e, 128^e, 272^e RI)

La 4^e Armée, de son côté, avait progressé sur les pentes du mont Blond et du Cornillet par le 1^e régiment de zouaves et 2^e régiment mixte qui finirent de l'investir définitivement le 14 mai



Le lendemain 5 mai, la 10^e Armée, attaquant de nouveau avec le même élan, achevait la conquête du plateau, atteignait les crêtes dominant la vallée de l'Ailette et faisait 7.000 prisonniers.

La 4^e Armée, après une lutte pénible, réussissait à s'emparer du mont Blond.

Enfin, la 6^e Armée, sous le commandement du général Maistre, (remplaçant le général Mangin, renvoyé à l'intérieur comme victime expiatoire), entra dans la lutte.

Avec le secours des chars d'assaut (31 chars, sous les ordres du commandant Lefebvre, accompagnés par le 17^e bataillon de chasseurs à pied) qui surent profiter des expériences précédentes et agirent espacés, de façon à pouvoir évoluer sans se gêner et sans offrir une cible trop facile au canon ennemi, elle remporta un véritable succès.

La ligne Mont des Singes-ferme de Moisy-moulin de Laffaux-tranchées du Panthéon-Épine de Chevigny-ferme Froidemont attestait son entrain.

Les jours suivants 5 au 10 mai, nos positions furent maintenues, malgré de nombreuses et fortes contre-attaques dans la région de Laffaux, aux abords de la ferme Froidemont, au nord de Bray à Verneuil (37^e et 79^e RI) et sur le front de la Bovelle.

Puis, après ce dernier effort, l'offensive cessa...

Les résultats en étaient divers.

Les gains obtenus étaient importants, bien qu'ils ne le parussent pas suffisamment tant on les avait espérés supérieurs:

Conquête des premières positions et d'une partie des secondes lignes, des plateaux de Craonne et de Vauclerc, où l'ennemi avait eu l'ordre de tenir jusqu'au bout.

Sur 12 kilomètres le long de l'Aisne, de Soupir à Missy-sur-Aisne, notre ligne, placée au sud de la rivière, était avancée de 6 à 7 kilomètres; le fort de Condé qui domine les vallées de l'Aisne et de la Vesle, les villages de Chivy, Bray-en-Laonnois, Ortel, Chavonne, Vailly, Celles, Condé-sur-Aisne, Laffaux, Nanteuil-la-Fosse, Saucy, Jouy, Aizy étaient tombés entre nos mains.

La voie ferrée de Soissons à Reims se trouvait dégagée. Les observatoires que l'ennemi possédait sur la vallée de l'Aisne nous appartenaient, ainsi que d'autres sur le Chemin-des-Dames, nous donnant des vues dans la vallée de l'Ailette et au-delà.

Nous avons enlevé 40.000 prisonniers, 500 canons et un millier de mitrailleuses.

Il en résultait une usure de l'Armée allemande assez considérable puisque, des cinquante-deux divisions disponibles et fraîches avant le 16 avril, il n'en restait plus que 12 le 25 avril.

« Dès le premier jour de mai, dit le général Nivelle (4 mai), toutes les divisions allemandes disponibles avaient été engagées dans la bataille... Les Allemands étaient désormais hors d'état d'entreprendre une action de quelque importance sur un front quelconque en Europe, pourvu que nous ne relâchions pas complètement notre étreinte. »

A l'intérieur de l'Empire, un grand découragement naissait: les Allemands avaient l'impression que, devant Arras et l'Aisne, leurs Armées venaient de subir de graves échecs. Les pertes avaient été très élevées.

Plusieurs grands chefs allemands avaient été relevés de leur commandement. La ration de pain avait été réduite.

Des troubles éclataient à Berlin; et, dans les centres industriels, des grèves menaçaient.

Le bilan

L'arrêt de l'offensive eut pour conséquence naturelle de modifier cet état de choses, et nous en perdîmes ainsi tous les avantages, laissant à notre tour le découragement pénétrer parmi nous. Déjà, les premières désillusions avaient causé un déséquilibre tel que les bruits les plus tendancieux pouvaient se propager à l'aise. On en constata les inconvénients dans la question des pertes qui eut tant d'influence sur les décisions gouvernementales.

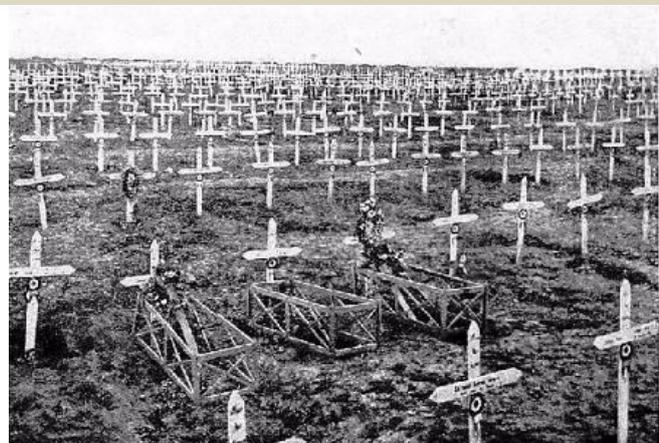
Quelle qu'en ait été l'origine, il est certain que des statistiques inexactes furent répandues et causèrent un incontestable trouble. Aucune voix autorisée ne vint les démentir. Les imaginations se laissèrent gagner, on parla de tueries, de massacres, et le général Mangin y perdit son commandement.

Pourtant, ces pertes étaient proportionnellement moins fortes que celles des autres offensives. Celle-là, exécutée sur un front de 30 kilomètres, entraîna la mise hors de combat de 108.000 hommes.

Celle de Champagne, en 1915, sur un front de 40 kilomètres, avait coûté 128.000 hommes.

La 5e Armée (Mazel) avec 16 divisions d'infanterie engagées, avait perdu 49.526 hommes; la 6e Armée (Mangin), avec 17 divisions d'infanterie, 30.296 hommes ;

la 10^e Armée (Duchêne), avec 9 divisions d'infanterie, 4.849 hommes ; la 4e Armée



cimetière de Cerny-en-Laonnois, 1917

(Anthoine), engagée partiellement, 21697 hommes, et la 3^e Armée (Humbert), qui ne fit qu'une démonstration, 1486 hommes.

A partir de mai, l'armée française traverse une grave crise qui engendre des mutineries.

Les généraux NIVELLE et MANGIN sont limogés.

Le général PETAIN prend le commandement le 17 mai.

Il commence par mettre en place des mesures d'apaisement et prépare avec minutie une offensive limitée dans le secteur ouest du Chemin des Dames autour du Fort de La Malmaison.

Lancée en octobre 1917, cette opération est un succès (cliquez ici, pour le détail). Les Allemands sont obligés de se replier au nord du Chemin des Dames, dans la vallée de l'Ailette.

Les troupes françaises retrouvent la confiance.

Une conséquence, plus désastreuse encore et qui aurait pu nous être funeste, ce fut l'indiscipline.

Les mutineries, qui avaient commencé au début de mai et que les opérations actives avaient arrêtées, reprirent de plus belle.

Des compagnies, des bataillons, voire des divisions, refusèrent de monter aux tranchées, et quelques-unes prirent le chemin de Paris. Le retour à la discipline allait être la première tâche qui s'imposerait au nouveau Généralissime.

Le général Pétain sut y exceller.

Donc, cette fameuse offensive produisit des résultats positifs appréciables.

Et pourtant ceux-ci eurent des conséquences morales déplorables. La faute en fut surtout aux campagnes sournoises qui entourèrent cette offensive et qui créèrent dans le pays un état d'esprit où dominaient les théories pacifistes et les solutions défaitistes.

Enfin cette offensive, voulue pour des raisons politiques et arrêtée pour d'autres raisons politiques, ne pouvait se passer d'un dénouement politique.

Elle l'eut sous la forme d'un comité secret qui se tint au Palais-Bourbon pendant sept jours (fin juin-début juillet 1917); les interpellations et les ordres du jour au nombre d'une quinzaine disent assez avec quelle violence on discuta « *de la politique de guerre que commandaient les récents événements politiques et militaires* », de « *la façon dont avaient été préparées, décidées et conduites les dernières opérations* », et « *des mesures prises pour mettre à profit les enseignements de la guerre actuelle et l'emploi des engins nouveaux* ».

A cette occasion, on rappela toutes les légendes, toutes les désillusions, on fit revivre tous les racontars et les haines, les jalousies, les animosités personnelles...

Le Gouvernement, qui n'était déjà plus très solide, s'associa aux critiques dirigées contre l'opération, quoi qu'il eût eu sa part des responsabilités.

Il déclarait pourtant :

« Nous finissons vraiment par nous persuader à nous-mêmes que ces journées ont marqué un échec pour nos armes, alors qu'en réalité elles ont été un succès, payé cher il est vrai, mais néanmoins glorieux. »
